

mœbius 155

CHAQUE NUIT
AU TREIZIÈME
COUP, DÏS DES
CLAMEURS
ÉTRANGES,
CHANTE!



Une obsession: la treizième heure. Celle qui n'existe pas, mais qui dans cette nuit se fait entendre. Quelle nuit appelle ainsi les cris étranges, sinon celle qui s'ouvre par l'écriture elle-même? La force de l'impératif trahit la politesse, les majuscules font s'enfler cette voix qui se refuse et se dépense à la fois: que serait un texte qui ne puisse que se crier, un chant qui refuse la communion et qui, pourtant, exige et vocifère? Ritournelles, reprises et autres réitérations de l'idée fixe cherchent en vain à épuiser la parole alors que la rumeur gronde, et monte en soi. Chaque nuit, au treizième coup, cela frappe, encore: le même geste d'écriture, toujours le même chant étrange. Le temps stagne pour qui ne peut se mettre au pas de l'horloge.

CHAQUE NUIT AU TREIZIÈME COUP,
DIS DES CLAMEURS ÉTRANGES,
CHANTE!

Möbius

N° 155

Automne 2017

CHAQUE NUIT AU TREIZIÈME COUP, DIS DES CLAMEURS ÉTRANGES,
CHANTE !

Numéro dirigé par Clara Dupuis-Morency
et Karianne Trudeau Beaunoyer

Le thème est une phrase tirée de : Maria Soudaïeva, *Slogans*, Paris,
Éditions de l'Olivier, 2004, p. 32.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada

4^e trimestre 2017

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-924781-06-7

ISBN PDF : 978-2-924781-07-4

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs.

Möbius

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec) H2H 1N1

revuemobius.com

revuemobius@gmail.com

Imprimé

Abonnements : revuemobius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Gallimard ltée

3700, boul. Saint-Laurent

Montréal (Québec) H2X 2V4

514 499-0072

Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :

DNM (Distribution du Nouveau-Monde)

30, rue Gay Lussac, 75005 Paris (France)

librairieduquebec.fr

33 1 43 54 50 24

Numérique

Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

fiction

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 7 | Full moon
Benjamin Gagnon Chainey | 55 | Le carillon
Josianne Barrette |
| 21 | Les chants domestiques
Jade Bérubé | 67 | La timidité des cimes
Victor Bégin |
| 29 | Amandine a disparu
Anna Zerbib | 73 | Le ventre du <i>Personne</i>
Carl-Keven Korb |
| 43 | Machinations
Catherine Lemieux | 91 | Les enfants oubliés
Kevin Lambert |

poésie

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 15 | N'engorger
Maude Pilon | 85 | Legs de noirceur
Jonathan Charette |
| 39 | Dents de sagesse
Alasdair Rees | 99 | Inabritées
Virginie Savard |
| 61 | Sténopé
Félix Durand | | |

lettre à un écrivain vivant

- | | |
|-----|---|
| 103 | Lettre à Geneviève Brisac
Fanie Demeule |
|-----|---|

Benjamin Gagnon Chainey

Dans une glace, je vérifiais s[il] avait adhéré à
ma peau,
Comme un tatouage ou une décalcomanie.
Chaque pigment chimique du papier avait trouvé
sa place dans un des pores de ma peau.
Et [son] image se recomposait exactement, à
l'envers.
Le transfert l'avait délivré de sa maladie...
(Hervé Guibert, « L'image cancéreuse » dans
L'image fantôme)

La lune passe lentement d'une fenêtre à l'autre.
Une zone entre les deux où elle devient invisible.
(Hervé Guibert, *Cytomégalovirus – Journal
d'hospitalisation*)

I – Dialogue chirurgical

*À mon bureau je prépare votre biopsie cérébrale,
celle prévue au courant de la nuit*

Anesthésie neuroleptique, contrôler les signes vitaux...
Raser le crâne, stabiliser le cadre stéréotaxique... Lire, lire

la tomodensitométrie. Oui lire, bien lire l'imagerie par résonnance magnétique... Calculer. Repérer... Cerner le papillon. Oui, cerner le papillon... Le papillon... Le corps calleux... Le papillon tumoral dans le corps calleux... Attention... Surtout attention aux zones éloquentes... Les zones éloquentes... Incision précise dans le cuir chevelu... Percer un petit orifice dans le crâne. Vilebrequin perpendiculaire à la courbe du crâne... Attention au biais, éviter d'effriter le volet osseux... Éviter d'effriter le volet... Enfoncer le poinçon dans le cerveau, l'aile droite du papillon. Retirer le morceau d'aile. Le réfrigérer... Poinçonner l'aile gauche. Retirer le morceau d'aile. Le réfrigérer... Lire... Lire le papillon qu'on désaile sur l'imagerie...

*Soudain on frappe à ma porte
On m'appelle à votre rescousse
dans le noir de l'Hôpital on me crie*

Docteur! Docteur le patient! Le patient ne dort plus! Docteur la lune le patient! Docteur le patient s'agite! Le patient s'agite la lune! La lune!... Docteur le patient s'est réveillé!... Il est agité!... La sédation, la sonde, les conten-tions, les zones... Éloquentes les zones, calme, j'ai tout tenté... Éloquente, j'ai tenté de lui expliquer... Les zones éloquentes... Son cerveau... Son cerveau, la lune, docteur... La biopsie de son berceau... Elle n'y parvient plus, docteur, la lune... Je n'y parviens plus... Elle est pleine la lune et je n'y parviens plus... Je n'y parviens plus... Suivez-moi aux urgences... Le patient... Entre les paravents... Entre les para-vents aux urgences... Aux urgences au bord de la fenêtre... La lune... La pleine lune aux urgences... Le patient au bord de la fenêtre...

Je vous entends vous agiter vous criez dans la nuit

Aimez-moi! Aimez-moi! Hé! Y a quelqu'un? Qu'est-ce qui me passe? Mon tangage! Mon tangage, triste! Qu'est-ce qui me passe avec soi? Aimez-moi! Y a quelqu'un? Aimez mon tangage triste! Mais qu'est-ce qui te passe avec soi?

J'arrive à votre chevet je vous dis

Calmez-vous, calmez-vous un peu... Je suis... Je suis... Vous vous souvenez de moi? Ce matin, votre discours... On vous a retrouvé errant... Errant votre discours...

Vous me suppliez vous me dites

Aimez-moi... Pour toi?... Aimez-moi... Pour toi mon discours Docteur?...

Je vous réponds

Votre discours est affecté... Affecté par l'enflure d'une masse découverte... Au centre de votre cerveau...

Vous me demandez

Le bien? Le vôtre?

En écho je vous réponds

Le nôtre... Notre cerveau cette nuit...

II – Délirium lunaire

Dans notre cerveau les corticostéroïdes font leur effet sur l'enflure... Votre discours ses inversions... Notre discours d'un instant à l'autre ces inversions... Buvez... Buvez ce que je vous dis... Je vous suis... N'importe où je suis vous... Venez... Venez... Et plus tard cette nuit, nous effectuerons notre biopsie. Notre biopsie... Dans votre petit berceau... Notre petit cerveau tout rira, je vous rature... Tout rira... Tout ira bien...

À votre chevet vous me demandez

Car oh ! Vous savez comment taire ? Hein vide-moi, Doc ? Vous savez comment bien taire ?

Je vous réponds

Oh mais oui, soyez ahuri ! J'ai beaucoup plu sur le sujet. Oh que oui ! Des années dans les livres ! Des damnés et des damnés de nez dans les livres ! À éluder le cerveau et toutes ses circonvolutions ! Ses risques d'inversions et tous ses risques de papillons !

Vous vous calmez vous me dites

Dans ce cas je suis rassuré, je suis rassuré de vous le tendre me le dire... Et oh ! Les médicaments font leur effet ! Les dés qui me mentent oui ! Les dés qui me mentent font leur effet ! Sur mon enflure ! Mon tangage ! Mon langage ! Voilà que mon langage branle le poing ! Oui ! Les corticostéroïdes ! Je sens que mon langage tangué moins !

Je me réjouis je vous dis

Je vous l'avais rien dit ! Vous louvoyez ? Je vasais ! Je vasais bien que ça allait raviver ! Et hop ! Le *décadron* embarque ! Et hop ! Le papillon fait moins le malin ! Et l'autre qui croyait que la nulle allait tout aluner ! La nulle ! La lune !... La pleine nulle !

Vous tentez de me ramener à l'ordre vous me dites

Allez, ne vous emportez pas, Doc... Ne vous emportez pas, j'ai besoin de vos outils... Bistouri, vilebrequin, scie, trocart ! Tous vos instruments tombés dans la chute en flagrant délit ! Oh ! oui, gardez vos énergies ! La nuit est jeune et la biopsie sera longue, Doc ! La vie au psy sera longue et je pousse en vrille ! Je pousse en vrille alors allez sommeiller ! Allez sommeiller un bien !... Sommeillez rien, Doc ! Le front sur vos mains sur vos livres sur votre cadre stéréotaxique ! Mordez le damné dans vos livres, Doc ! Mordez toute la nuit ! Toute la nuit mordez le damné dans vos livres ! Car à la pleine lune... À la pleine lune... Oh ! mais elle avait raison, la Saignante ! La pauvre Saignante qui me saignait tout à l'heure ! Elle avait déraison ! Elle est pleine la belle lune ! Oh qu'elle est pleine la lune ! Vous l'avez vue ? Hein, Doc ? La pleine lune ? L'avalez-vous ? La pleine lune cette nuit ? Moi, je l'avale ! Je l'avale et elle monte ! Elle monte très haut dans le ciel cette nuit ! Haut ! Très haut ! Tellement haut que tu meurs, Doc ! Tu meurs ! Tu meurs !

*Vous perdez votre souffle vous haletez
 Vous vous calmez tentez de le retrouver vous dites*

Oh ! mais c'est ma vie... Je le sais, Doc. Je l'ai aussi lu dans mes vivres... Oh ! oui, tous mes livres à moi, je les ai tous lus et criés ! Savez, Doc ? Mes livres écrits écriés ? ! Mes livres ! Doux, mes livres ! Doux mes livres... Et quand la pleine lune atteindra son zénith... Son zénith, Doc... La pleine lune à son zénith je vous attendrai assoupi sous votre bistouri ! Votre bistouri dans mon cerveau ! Votre bistouri dans le papillon de mon corps calleux ! Mon petit corps creux ! Dans mes mouvements ! Mon langage ! Votre bistouri dans mon langage lisse ! Votre bistouri dans mon tangage triste ! Mon tangage triste et il faudra que ça pique ! Pique, Doc, pique ! Mon crâne ras en étau dans votre cadre stéréotaxique pique ! Dans mes tempes pique le cadre stéréotaxique ! Dans ma noirceur encéphalique pique mon corps calleux pique ! Pique ! Pique les ailes de mon papillon anarchique ! Pique ! Allez, Doc ! Pique ou tu meurs ! Allez, Doc, pique, que l'on connaisse la cause de mon mal endémique ! Pique ou tu meurs ! Pique dans mon cerveau les ailes du papillon nécrotique ! Pique dans le noir de mon cerveau le papillon lunatique !... Dans le noir, Doc... Dans le noir de mon cerveau le papillon lunatique... Le papillon lunatique... Le papillon lunatique...

III – Passage à l'acte

Vous me murmurez j'ai peur... J'ai si peur de perdre mon tangage triste... Tout dira ? Hein, dites-moi, Doc ? Tout dira rien ? Je vous rassure oui... Buvez maintenant, buvez la pleine lune elle vous le dira mieux que moi... Oui, doucement, avalez-la, elle vous apaisera... Le temps de notre

biopsie vous serez assoupi... Mais elle guidera nos mouvements dans la nuit... Avalez-la doucement, elle guidera nos mouvements... *Au cœur de la nuit je rase votre crâne murmure à votre oreille* résurgence de notre langage... Résurgence de nos mouvements... Du sommeil doux dans le noir de notre berceau... Résurgence d'une rumeur de victoire sur notre peur indicible du réveil fou... *Sur votre crâne je fixe le cadre stéréotaxique...* L'espoir nous gagne feu à feu... L'espoir que nous saurons nous muer comme il faut... Que nous saurons nous sauver comme il faut... Ensemble sauvons-nous... Sauvons-nous... *Je perce votre voûte crânienne...* Oh oui, bercez... Bercez-moi... *Je m'enfonce doucement dans votre chair cérébrale...* Bercez-moi dans le noir de mon cerveau, sans douleur... Sans douleur, allez-y, enfoncez-vous... Oui, enfoncez-vous dans ma chair... *Je pique!* Oui, pique les ailes du petit papillon noir! *Je pique!* Pique là! Entre les deux hémisphères de notre corps calleux! Les ailes noires de notre petit corps creux! *Je pique!* *Je pique à nous deux! Petit corps creux!* Pique à nous deux! Pique notre petit corps creux! Notre petit corps creux de lune... Notre petit corps creux de pleine lune... Pour la peine, la belle pleine lune! La vois-tu? Hein, dis-moi, Doc, l'avales-tu? La pleine lune? Notre belle pleine lune? Oui! Viens la voir, viens la boire avec moi cette nuit! Regarde comme elle est pleine! Regarde comme elle est pleine ma lune! Pas un croissant ne lui manque! Là, dans l'ombre de mon petit berceau! Juste là dans le cœur noir de mon petit cerveau... Viens, viens la boire avec moi... Elle t'apaisera... Toute la vie noire, viens la boire avec moi... Hein, dis-moi, Doc? Mon petit papillon lunatique? Viens boire avec moi ma belle pleine lune cette nuit... Mon petit papillon lunatique... Ma belle pleine lune... Mon petit papillon lunatique... Ma belle pleine lune... Ma belle pleine lune...

N'ENGORGER

Maude Pilon

Nous mentons
N' Oubli
l'heure forte
ne ne ne garder
l'information imprécise
une sorte d'agitation au-delà
déguisement d'un chant dans le ventre utilisé.

Mais là
la plupart du temps
une folle
Petite boule
comme inutilement en à-coups
tu je compris
ne ne ne jamais à pleine bouche
promettre
qu'aucune perforation
atteindre l'enveloppe du corps rentré.

De battements de face
 ton ensemble varié
pompe avec
la durée de l'affection
tu te me mets
 autant que le pore garde
un trop
 des signes
 en réserve
 forcer sur la paroi
hâtivement la main gauche conduit
 accapare plusieurs des paumes
le centre du prochain énoncé sèche dans l'oreille interne.

Le lieu du monstre
 quelqu'un comme derrière ta côte
 se pratique
 cherchant ton sol
Autant qu'une chose de couleur L'
 postillon dans le lobe premier qui n' n' n'
termine
 le spectacle de l'intime
 l'idée continue seule
 toutes les formes
comme en paquet
comme si les yeux tirés
 de noms
le doigt optimisé touche l'ouverture du problème.

Le motton
 en une respiration majeure
 nid du discret
 en cave
 N'immobile
 en plis de langue fatigués.

Vœu solide
 tu je le soustrais
 protection des parties
 le stade un
 nullement mobiles mi
 muettes mi
 chantées
 en forme de mi
 syntaxe
 chocs et bégaiements
 nettoyages et affaissements
 le désir agit toutefois sur la narine forcée.

Tu je sens
 ma tranche qui pèse
 la main maquille bien
 ne ne ne couvrir
 de corps de codes
 pans d'histoire scellée avec des peaux plastiques
 de notes de boîtes de ton limaçon comme boîte
 toute la pâte au bout
 une eau interne
 le son de poupées en noyées
 tu je te mêle au vrombissement du cœur plein.

L'orifice ou ou ou
le grand serre lèvres
Non plus
 tiroir
 contenu
 murer
la langue reprend confiance en une bouche de pronoms
pluriels.

Dans notre sortie
tu j'engorge
toutes
 l'évasure de nuit
 ronde et mentale et
fouillis
 N'oui
la langue lave
force au réveil
 N'à
l'envie reste sale sous l'ongle.

Par silences datés
 l'ensemble nous
 le reste
 l'incendiée et l'incendié
un vide opposé
 de bras immédiats
 comme si l'entité
 être cercle
Ne nous ne muer
toute la voix possible dans la gorge retournée.

Avaler dur
 du dire en morceaux
 denses quand même
sorte de germe qui traverse le couvercle personnel
aussi les cuirs
du « dit exprès »
 une face de fin
 retenue
 le peu assorti
Masse ronde du
je à deux doigts de
tu Petite boule
prise dans le pli de l'œil crevé en forme de nous.

LES CHANTS DOMESTIQUES

Jade Bérubé

Ventre hurlant par la bouche, geyser de napalm en éclats dans la chambre, c'est là que tout commence. Le bruit s'incruste dans ma peau comme de l'encre, tes doigts minuscules fripés reposent sur ma poitrine. L'onde de peur s'engouffre dans mes poumons et je rentre à la maison avec toi.

Il n'y aura plus d'autre escapade que cette équipée, mon cœur. La magnitude de l'aurore enfuie par le carreau de cuisine, je suis état de veille diffus dans le babillage; le langage du désespoir m'arrime dans le matin, jusqu'à l'indolente mouvance du soleil. J'enjambe les heures écrasées dans le salon, je cherche le sens de la marche dans le dédale. Mon corps, j'en suis sûre, garde le pli du tangage pour les siècles à venir. Je traverse la nuit comme une nuée d'engoulevants, les mains au visage. Je pare aux assauts de panique, recroquevillée sur ma peur. Elle demeure la seule chose visible dans le carnage.

Parfois, le temps distendu m'avale entière et déraille. L'espace opaque tourne sur lui-même et, avec lui, je fais des tête à queue d'une violence qui m'effraie. Tu me regardes ébahie dans les ressacs de ma colère. Ce sont les

seuls moments où tu ne pleures pas. Dans les radiations de ma révolte. Nous serons plus tard deux rescapées d'une guerre, brûlées dans la chair de notre attachement.

Mon regard glisse sur la glace brisée, l'hiver étouffe sous lui l'incendie. Mon désarroi marque le ciel jusqu'aux battures de Saint-Vallier, étrange missive égrenée au-dessus de l'autocar. Je reviens dans ma vie de vapeur après trois jours de voyage sans toi.

Je mets le pied à terre dans une odeur d'essence et de désaveu. J'ai remonté le fleuve comme un saumon triste jusqu'à la maison. De retour dans la cuisine, j'écris dans la buée de la vitre des mots que j'efface de la paume en me mordant les joues. Il n'en reste qu'un reflet sali, une marque de doigts et de pulpe d'orange, un secret indéchiffrable entre tes dessins de soleil penchés.

«Regarde, maman.» Mais derrière la vitre, c'est un printemps coupable. Et l'attente. Entre les céréales du matin et mes échappées, il m'a fallu lancer dans le frimas du fleuve des tricots de mensonges lestés d'une pierre. J'ai pataugé les mains pleines, bottes mouillées passé Louiseville.

Les heures se déversent toujours de mes mains épuisées et j'étreins la solitude comme un compagnon d'armes. Au milieu du boulevard Saint-Laurent. Enfuie, une journée. Et les échos empilés de ma liberté s'accumulent, une poussée de rage.

Le ciel est bas sur le vire-vent de la cour, je devrai rentrer et reprendre en courtepoinTE les soupers et les chansons. M'insérer entre deux notes de musique et tourner de mur en mur jusqu'à la fin de Charlie Parker. Dans mon carnet, dix-sept lignes entassées pour six heures d'effolement se disputent. Loin de la marmaille chahuteuse, je me perds

en un éventail de mères possibles, je calque des amies et des souvenirs d'enfance, je fais des copies que j'inverse et que je mets tête en bas, je me convaincs que dans le palais des miroirs du parc Lafontaine c'est moi qui sens la crème Pond's. Et que le reflet de l'avenir n'est ni déformé ni sinueux. Dans le cri du paon de mon enfance, l'insouciance de mes parents éclabousse l'herbe du parc en paillettes. Mais le réveil. Il n'y a plus de Jardin des merveilles en ville, car l'hiver s'est posé sur la candeur en étouffant les crocus.

Je voudrais mettre sous cloche ma joie, mais je ne la déniche plus dans l'armoire à casse-tête ni dans le bac à peluches. La nuit, le silence est troué et ta menotte crasseuse est humide sous mon oreiller. J'ouvrirai les yeux sur ton regard avide. Me suis-je trompée quant à l'amplitude de mon cœur? Ventre ouvert sur la table du salon, je vois une femme charcutée dans le désastre.

Que reste-t-il de moi dans ce corps et où l'extase s'est-elle donc tapie?

En si peu de temps me voilà tronquée. J'ai maintenant le souffle rauque, je suis noircie, je marche hébétée comme un étranger miteux, mes enfants moites sous le bras. Une vieille femme assise à la fontaine à pigeons, torpillée. Je souris bien comme il faut avec ma bouche dans la boue de Charlevoix, sur une balançoire en cordes.

Un son éraillé dans le rang des colons. Me voici dans les branches du cerisier, pleine comme une lune étendue par nuit noire. La musique en sortie d'urgence dans les oreilles, je suis conforme de l'extérieur. Le poing au torse de l'absence et le bleu du *ré* enfouis.

Ce n'est pas aujourd'hui que je m'écroule.

Je chasse le papillonnement fou des feuilles d'arbre derrière la vitre en un mouvement de doigts. Coup de balai devant l'image, j'époussette l'ivresse, cette virevolte en pleine ville, comme une éclaboussure. Tu ne sauras rien de ces emportements secrets. Je les cache.

Des heures sur le quai à lancer la ligne, la vie bien enroulée au milieu des émerillons, l'imposture la gorge ouverte. Tu ne m'as pas vue glisser dans le limon, en pure perte. Peut-être n'y a-t-il rien dans le temps immobile, suspendu, le souvenir en écharde. Que le bruissement de l'enchantement. Le froid de l'eau avant que la pensée ne me brûle.

J'ai plongé pour que le silence revienne, car ça criait trop. Le débordement.

Et puis la joie refermée sur elle-même, à suivre du doigt comme une spirale au milieu des bruits. Malgré la fumée de mon emportement, une rêverie inconvenante dans le brouhaha domestique.

Ce silence opaque et soudain dans le tumulte, une odeur de flambée et de carnage. La ligne qui claque au fil de l'eau, avant que les remous ne reprennent et m'arrachent à l'indécence de la fuite. Au-dessus du rond de poêle.

Je ne suis plus là dans le vacarme des jours, étouffée par le désordre. Je balance entre l'amour comme une obéissance à cinq heures et le goût de forfaiture sur ma langue sèche. Verser le sirop dans le bol au dessert et avaler le désir avec les fraises ne suffit plus. Il faudrait que la foi me revienne intacte dans l'odeur moite et sucrée de la servitude. Avant la gorgée de limonade rose et le babillage, dans ma nostalgie sourde d'un instant écroulé.

Assise sur le banc bleu de l'hôpital, genoux collés, jaquette ouverte, dans l'odeur du métal et du brocoli, la religieuse passe la vadrouille dans ma tête, *c'est le temps de*

la prière, Jade-Véronique. Je vieillis de trente ans sur la banquette, les yeux au plancher. Quelque chose ne va pas avec le soleil de mars. Le monde est froid sous mes cuisses, des visages aussi effarés que le mien bruissent autour. L'effroi se coupe au couteau, papier ciré sur une civière qui crisse sous mes dents. Je franchis les portes comme une mariée d'épouvante... « On dirait que dehors n'existe plus », m'a dit un jour une amie, et elle n'y est jamais retournée. Dehors s'est délitée et moi dedans, en pleine accalmie de février.

Avec elle, la saison n'en finit pas de mourir. Une chose est cachée dans mon corps suppliant, que l'on débusque jusque dans ma terreur. Je me frappe sur cette vérité en sortant libre, saute les marches en marelle, dans l'indécence de ma crainte cette fois. Ce n'est pas aujourd'hui que j'entre, comme elles, ici. La machinerie tourne et vrille sans s'abîmer. Ce n'est pas encore aujourd'hui, pas tout de suite aujourd'hui. Avec mon sang formidable, ma tête récurée au scanner, je jette la jaquette en boule dans le récipient à la sortie. Salie par l'angoisse et barbouillée d'euphorie.

Je retrousse les coins de la bouche avec beaucoup d'attention. Mon désarroi comme un crachat dans la chance, j'avale de grandes goulées d'hourvaris. Dehors ne s'est pas effacé. Je pourrais décider de m'y jeter, en plongée, éperdue.

Mon enfance s'est refermée sur une odeur de cannoli quelque part sur l'autoroute 40 entre le sommeil et Marvin Gaye, entre les doigts grasseyeux de frites dans le sable et cette impression tenace d'un cadavre au jardin, les cheveux piquants, fenêtre ouverte sur la banquette arrière, vent dans les yeux. Des rêves. Encore des rêves. Une tête bourrée, un sexe hurlant. Une fabrique à images par-dessus.

Des planches enluminées sur la vie qui ne défile jamais assez vite. Sandwiches merguez en pleine nuit, le samedi. Un mystère.

Ces inconnus, verre de rosé, j'ai envié avec furie leur luminescence, moi et mon menton sale, la crasse à mes doigts. J'ai vieilli dans l'envie sourde, dans un autre chemin où je me serais égarée. Le bruit sec du shuffle board autour duquel j'ai attendu et sur lequel maintenant tu fredonnes tes chansons. Je ne serai jamais des leurs. Je ne me suis jamais rendue, dans le grondement de ma sècheuse le dimanche après-midi. Une carte au trésor perdue.

On a tiré ma main depuis l'herbe féroce malgré mon cri enroué d'effarement. On m'a kidnappée avant l'ordalie. Ma place entre des brancards de morale. Pas étonnant que je rue.

Je ne fredonne aucune farandole de victoire. La main entortillée par la corde du cerf-volant. Les soupers, les collations, les lunchs. Couper les crudités, frire, aérer. Lavages multiples et débordants. Ménage de routine, miettes, objets, comptoirs. Travail. Travaux lourds, salle de bain, changement de lit, fourmis et verres de lait renversés. Pliage et rangement, placards. Épicerie hebdomadaires et impromptues. Néons, tablettes, ne touche pas, où es-tu? Maladies et dommages, nez bouchés, nuits tronquées. Et, soudain, dans ma vie dévastée, un bouquet de pissenlits. Ta petite main verdie.

Dans l'odeur de terre et les traces des chats, je ramasse les samares une à une la tête sous les pétales du merisier, le corps ployé vers les escargots. J'attends l'averse sans prendre de parapluie, je choisis mes cheveux mouillés dans la vieille tourbe à arracher. Cadenassant la prudence derrière le bac à sable et prenant à main nue les charpentières,

je regarde l'épave à distance en souhaitant la remettre en mer.

Mes ongles noirs sur le chou-fleur, je rentre dans le rang maculé de bardanes. De toutes mes forces à l'odeur de lilas je m'agrippe avant de faner au salon pour la suite.

Dans mon esprit agité, les souvenirs de printemps se bousculent. L'odeur de la javel sur le pupitre vidé. La gomme aux fraises. La brise qui se glisse par la fenêtre ouverte sur une promesse de congés chauds et de nouveaux souliers. Par où donc s'est enfui le temps des cerises? Tapie dans le chèvrefeuille, mon enfance s'est engourdie.

Je passe le râteau sous les branches et fais un tas mouillé avec l'hiver. Je le mettrai dans les haricots pour qu'il en pousse autre chose qu'un sinistre. Il faudra bien vivre, maintenant.

AMANDINE A DISPARU

Anna Zerbib

Amandine attend.

Assise entre la poubelle du recyclage et la benne du verre brisé, elle regarde le bout de ses doigts en espérant qu'il se gorge de nuit. Bientôt elle aura la couleur du jour qui tombe et sa langueur d'animal étendu, elle se couvrira du pelage moite du crépuscule, bientôt elle ne sera plus que l'empreinte d'un corps de fille roulé en boule.

Pendant longtemps, Amandine a cru qu'elle allait disparaître.

Elle y songeait le soir avant de s'endormir, au moment de souffler ses bougies d'anniversaire, en mordant dans les premières fraises de la saison. Elle y pensait en se frottant la joue pour faire tomber un cil, en fendant du bout de l'ongle l'une des trois feuilles d'un trèfle, en confondant des Airbus avec des comètes. Après la vaisselle, elle était toujours volontaire pour astiquer chaque casserole comme si un génie allait en sortir et exaucer son vœu. Elle a grandi avec le grand projet d'être soustraite à la vue de ses parents, le col de son manteau pincé peut-être entre le pouce et l'index d'un géant qui la tirerait vers le ciel. Saisie par la nuque, ce serait mieux encore. Elle existerait

quelque part, ailleurs, son absence serait une cachette. Marion s'y trouvait déjà, et elle l'attendait. Amandine ne savait pas quand ni comment, mais un jour elles seraient ensemble.

Elles ne s'étaient jamais rencontrées, pourtant Amandine connaissait par cœur le visage de Marion. Sa photo était partout. Au péage, à chaque réverbère, à la caisse du supermarché à la hauteur du regard, près des bonbons. Elle avait l'air d'une poupée dans une vitrine. Elle avait les yeux bleus qu'Amandine aurait voulu, la peau mate, un carré de cheveux opaque. Elle posait de trois quarts avec un bouquet d'épis de blé et un bandana. Une fille unique. Elle était la plus belle, elle était recherchée, elle avait disparu. Il paraissait que ça c'était passé au coin de sa rue, en un clin d'œil, personne n'avait rien vu, elle s'était volatilisée. Amandine se disait quand je serai grande je lui ressemblerai. Je serai à ses côtés sur les affiches, on partagera la une des journaux. Elle parcourait les albums de famille en quête du meilleur cliché pour son avis de recherche. Quand on la photographiait au milieu de ses sœurs elle prenait des poses de disparue, une mine sincère et un peu triste comme une intuition. Sa pâleur lui a toujours donné l'air d'une absente, c'est son avantage.

Un jour, alors qu'elle accompagnait son père pour acheter des billets au guichet de la gare, elle avait eu le temps d'observer l'affiche des enfants disparus : il y avait quelque chose dans leurs visages. Au moment de prendre la photo ils savaient déjà. Quand elle s'habillait le matin, Amandine imaginait la description qui accompagnerait son portrait : « Porte gants verts à franges et manteau lavande, chaussettes dépareillées, une à pois une rayée. » Dans sa chambre, le miroir lui coupe la tête tous les matins. Au réveil, debout, nue, elle a l'air d'une poupée à la tête dévis-

sée. « On pourrait le suspendre au mur plutôt que de le laisser au sol, tu te verrais au complet. » Amandine sait que son père a tort, nul besoin de vérifier. *Dans la salle de bain m'attend de toute façon l'autre moitié, je ne peux pas être entière dans toutes les pièces. Quand j'allume, mon visage pend au-dessus du lavabo, la coupure est nette sur mon cou. Dans ma chambre aussi, si je veux, si je recule assez jusqu'à avoir le dos contre le mur, il me pousse une tête sur les épaules. Mais je vois flou de loin, ma figure a l'air d'une grosse trace de doigt sur le verre.* Cela fait quelques mois, maintenant, Amandine a commencé à se maquiller avant d'aller se coucher. Dans la salle de bain, elle recouvre ses paupières de fard gris qu'elle trouve dans une vieille trousse de toilette, ça lui donne un teint moisi. Elle se poudre les joues jusqu'à obtenir la couleur d'un trognon de pomme qui s'oxyde. Un vrai petit détritrus, le parfait petit déchet de ses parents. Elle va s'étendre sur son lit avec un visage pour la nuit. Si quelqu'un vient, elle est prête. Si la maison flambe elle est prête.

Amandine a pensé à tout, jusqu'au signe caractéristique qu'elle n'avait pas mais qu'il lui faudrait à tout prix pour être identifiée. Son unique grain de beauté est pâle et maigre, un pépin de raisin situé près de l'aîne. Elle n'a aucune envie de devoir se mettre en culotte à la police pour prouver qui elle est. Elle s'est contorsionnée mille fois pour chercher des taches de naissance telles des îles sur une mappemonde. Quand une verrue a poussé sous son petit orteil après de longues déambulations nu-pieds à la piscine municipale, elle en a informé sa famille, elle s'est dit que cela ferait l'affaire.

Malgré toutes ses tentatives, elle avait échoué. Elle ralentissait toujours en passant près des camionnettes

louches, elle traînait le pas devant le gouffre des ruelles sans réverbère, elle traversait au feu rouge. Mais rien. La rue la recrachait devant le perron de ses parents, elle ne voulait pas d'elle, elle ne l'avalerait pas. Qu'est-ce qu'elle avait de moins que les autres, est-ce qu'elle n'était pas aussi jolie pas assez rebelle pour sentir les lèvres de la rue se refermer sur elle, pour se laisser glisser jusque dans sa gorge? Amandine lève les yeux au ciel sans étoiles. *Si je pouvais être cette fille en justaucorps à paillettes, à la télé, qui entre dans une boîte fermée par un rideau. Si seulement on décidait de couper la boîte en trois puis d'ouvrir le rideau sur le vide, si au moins on pouvait me changer en lapin. J'aimerais tellement qu'on tende l'animal suspendu par les oreilles à ma mère: tenez, c'est à vous. Mais rien, rien du tout. La vieille quenouille où se piquer le doigt je ne l'ai pas rencontrée. Le gros méchant loup hiberne et Barbe Bleue a dû s'étouffer avec un poil.* Amandine a compris. Personne ne viendra. Elle en est réduite à regarder à la télé les alertes AMBER des autres.

Elle se figure, dans l'obscurité, son portrait chez les commerçants et sous l'abribus au coin de sa rue, entre les images de chats perdus et les propositions de cours particuliers, elle sera mieux que dans n'importe quel cadre sur n'importe quelle cheminée. Au début, on viendra poser des questions à ses parents: « Où allait-elle souvent, dites-nous quel était son chemin précis, où chercher, qui sont ses amies » et ils seront gênés de ne pas savoir répondre, ils diront qu'ils ont beaucoup à faire, avec les plus petits. On barrera la rue, recherches en cours, accès interdit, on inspectera le gravier à la loupe. Puis, on soupçonnera ses parents. On vérifiera leur coffre de voiture, on cherchera les traces de sang sur les coins de table, mais on ne trou-

vera rien, aucune chance, Amandine n'a pas de sang, dans ses veines coule de l'eau plate.

Au milieu de ses frères et sœurs, au milieu des salles de classe, les regards glissent sur elle comme du savon dans la baignoire. Cette pensée se répète dans sa tête.

Moi, je n'ai pas de visage. J'attends. On dirait que ça va m'arriver en grandissant, comme les règles, comme les enfants, comme les seins qui poussent comme les seins qui tombent. On a dû me commencer sur un coin de nappe en papier dans un bistrot, pas coloriée, plus d'encre, mine cassée, ou les plats sont arrivés trop vite. Parfois, je reçois un visage en pleine face comme un sac plastique dans une bourrasque. Ça arrive si l'on me parle longtemps en me regardant dans les yeux. Ça n'arrive pas souvent. Je dévisage, je tire sur le fil des rides, les traits s'effilochent, ils glissent jusqu'à moi et se tissent au point de croix sur ma face blanche de canevas. Soudain j'ai des sourcils et des fossettes au couteau, j'ai des pommettes et des lèvres pincées, les joues rouges, j'ai le front rayé, les oreilles percées. J'oublie ce qu'il y avait avant, c'est-à-dire rien, ma face livide et creuse de croissant de lune. Je prends des tics, j'ouvre grand les paupières, je plisse le nez. J'ai des bosses des fronces des taches des accrocs, je me recouvre de poils de cernes de gris de bleu, il m'arrive des rivières dans les yeux, il me grimpe un menton qui me crève le cou, je suis tordue, je suis jolie, je suis laide, je suis comme je n'ai jamais été : je ne suis plus nue. Je peux sortir, je n'ai plus soif, j'ai des cils, j'ai des dents, je ne suis plus réversible, j'ai des points des grains des pores, ça ne glisse pas, ça accroche. J'ai des croûtes à gratter et une cicatrice en travers, de la couperose et une veine apparente, je suis inoubliable, je suis indélébile, je suis faite à la craie grasse et noire, j'ai des traces de doigts et des marques d'ongles, je n'ai qu'une peur c'est de marcher avec le

vent dans le dos et que s'envole mon visage de passage.

Il y a peu, Amandine a fini par dépasser l'âge de Marion sur la photo. Marion, elle, n'est toujours pas rentrée. Au bout d'un moment, la police a commencé à faire vieillir numériquement son visage pour les affiches. C'était un monstre, il y avait des rides sur sa face d'enfant. On disait qu'on avait fusionné une photo de son père et une photo de sa mère. Pour voir, Amandine s'est dessinée avec les cheveux, les yeux et la bouche de sa mère, le nez de son père, son front et son menton. Elle a fait des couches égales comme pour un marbré. Elle a mis son portrait à côté de sa joue, il paraissait lui être poussé dans le cou, elle s'est regardée comme un Cerbère dans le miroir : personne n'aurait pu la reconnaître. La dernière fois qu'Amandine a vu Marion, c'était derrière la vitre d'une gendarmerie de village, en vacances. L'affiche était bleutée, usée par la lumière du soleil. Sa peau avait la couleur de son regard. Son visage était perdu parmi ceux d'autres enfants comme au guichet de la gare. On aurait dit le plateau de jeu d'un vieux « Qui est-ce ? » abandonné en pleine partie, ou une photo de classe dont tous les élèves sont absents à l'appel.

Amandine attend. Il commence à faire très frais. Les poubelles vertes en face dégagent des odeurs de semaine, de factures payées, de stylos Bic secs, de repas pris à la va-vite, de restes jetés, de pain rassis, de cheveux coupés aux ciseaux à bouts ronds, d'épluchures de légumes, de peau, d'amour. Depuis le sol se dressent autour d'elle les poubelles comme des bustes bombés fiers de leurs déchets de vie de famille.

Finalement, Amandine a dû assurer sa disparition elle-même. Elle n'a pu compter sur personne, ni magicien, ni ravisseur, ni le ventre toujours clos de la rue. Il n'y avait

aucun espoir. Ce soir, c'est décidé, c'est l'heure, elle disparaîtra juste au bout du chemin, au coin de sa rue, là où l'on dépose les détritrus. Pas plus loin. Elle ne voit pas pourquoi elle se donnerait plus de mal. Elle a entendu à la radio que quatre-vingts pour cent des disparitions d'enfants se produisent aux abords de leur maison, sur le trajet vers l'école, dans la rue qu'ils connaissent le plus. Elle ne sait pas encore comment ça va se passer, c'est ce qu'elle préfère. Est-ce qu'elle va soudain apercevoir des yeux jaunes qui viendront l'enlever pour l'enfermer sous la plaque d'égout? Est-ce qu'elle va seulement s'évanouir au point du jour, comme la lune? Est-ce le froid qui va la saisir? Bientôt, elle n'aura plus rien à envier à personne. Bientôt, elle n'aura plus de raison d'être jalouse. Jalouse de ceux qui sont appelés au micro par la caissière et que les parents attendent, poings sur les hanches, doigts mains poignets rongés. Jalouse de leur nom qui résonne dans tout le magasin, le petit machin est attendu, le petit machin est attendu, il est attendu, attendu, attendu, on l'espère. Jalouse de la colère qui pleut sur leur tête et qui les effraie pauvres petites bêtes tandis qu'elle se tient, elle, bouche grande ouverte tête en arrière pour recueillir l'eau de la tempête.

Autour d'elle la nuit fait son petit ménage sur le trottoir. Elle coupe les arbres, efface le numéro des portes, remplace les couvertures sur le toit des maisons, des voitures, repeint les boîtes aux lettres, époussette les feuilles et roule la rue comme un tapis, mais ignore Amandine. Elle a du mal à demeurer alerte, endolorie, elle a parfois les yeux qui se ferment. Quand, mais quand? Sur ses paupières, elle sent soudain une chaleur. Une lumière approche loin dans la rue. Amandine se concentre. Voilà, ça y est. C'est maintenant. Elle fixe le halo qui vient et elle ouvre les bras. Elle n'y voit rien. Elle s'en remet à la lumière au bout du

chemin, à l'éblouissement. Elle sent son corps s'engourdir. Elle entend le son du grand départ. Amandine disparaît. Amandine disparaît ! Elle a les doigts croisés. Le son du grand départ est un bruit de moteur. Autour d'elle le monde commence à s'effondrer, elle entend les poubelles sur leurs roulettes qui s'enfuient avec fracas, c'est le bruit de la fin, clap, elle voudrait regarder dans les yeux ce qui vient la chercher, ce qu'elle a tant attendu. Entre ses cils elle voit avec stupeur la poubelle jaune suspendue dans les airs se vider de toutes ses larmes de carton.

« Qu'est-ce que c'est que c'est ça ? »

La silhouette d'Amandine se dessine dans le faisceau de la torche de l'éboueur en gilet fluorescent qui se dresse devant elle. Il l'a d'abord prise pour un animal caché là, puis il a cru reconnaître un corps de fille roulé en boule ; ses contours apparaissent en pointillé, il se penche, il n'est pas sûr. Il a peur d'avoir découvert un cadavre. Pas de réponse. Le garçon approche la main avec précaution : « Comment tu t'appelles ? » L'ombre se redresse. Elle jaillit des débris. Elle crie.

Je m'appelle d'un prénom de sucrerie absurde, de tartelette, de petite amande enrobée, de poire pourrie, mais je ne suis pas que ça, je suis le souvenir d'une ombre, je suis Amandine Disparue, c'est mon nom, on ne me remarque pas on m'oublie sitôt vue, on me parle sans m'écouter, je me suis donnée à la rue elle n'a pas voulu de moi, je me suis jetée dans la poubelle du verre brisé je suis une fille à travers laquelle on peut regarder, on ne trouve pas mes veines aux prises de sang, je n'ai pas mes règles, je ne tache pas, je suis invisible je suis inconsolable. Des jours entiers parfois sans bain jamais on ne se pince le nez jamais on ne se demande mais qui est-ce mais d'où ça vient, rien. Dans les gouttières je plonge les pieds et

les mains je les essuie sur mes robes sur mes joues ça ne suffit pas, couverte de crasse je reste plate. Qui voit ses veines voit ses peines qui voit ses veines voit ses peines, ma mère le répète tout haut, je veux voir ma peine sur ma peau, des lignes bleues noires violettes partout si j'ai froid si j'ai chaud qu'elles se dilatent qu'elles se rétractent, qu'elles éclatent. Approchez. Vous m'avez vue vous devez m'emmener. C'est la règle. Je vous appartiens à présent et vous m'appartenez. Si vous m'entendez c'est que vous croyez aux fantômes, aviez-vous déjà rencontré un spectre avant moi ?

Quand le camion redépose Amandine au petit matin sur le perron, elle fait au garçon un salut à la Jackie Kennedy, et elle entre. Elle s'arrête dans le couloir, pas de cris pas de pleurs pas de claque. Personne n'a entendu ses pas. Elle s'avance, on ne se retourne pas. Amandine bombe le torse, invisible, revenante. Au lieu de monter dans sa chambre, elle se plante devant sa mère qui s'active en cuisine, prépare des déjeuners sans s'interrompre, remplit les gourdes des petits frères des petites sœurs des petites bestioles suceuses de sang.

Feu Amandine ! Amandine a disparu tu as vu. Amandine dissoute Amandine en milliers de particules dispersées Amandine partout dans l'espace en pluie en poussière en fumée, Amandine a disparu feu feu feu aux oubliettes au trou à rat, Amandine finie, partie avec les poubelles, recyclée en vieux papier journal en papier toilette en papier mâché écrasé bousillé oubliée. Regarde-moi je ne suis plus là.

En entendant les escaliers grincer et une porte de chambre claquer en haut, la mère d'Amandine frissonne comme si elle avait senti un courant d'air, elle lève le nez au-dessus de l'évier avec l'air de dire, il y a une odeur qui remonte, non, ça sent les égouts, vous ne trouvez pas ?

DENTS DE SAGESSE

Alasdair Rees

I

Ta main dans la mienne était tropicale
c'est pour dire qu'elle suait beaucoup

et qu'elle était verte comme une poussée
ou une mangue pas mûre mais toujours juteuse.

II

Tu m'as dit que tu m'aimais dans l'hiver
parce que la dormance des racines te rendait fou.

Ce n'était ni mensonge ni vérité
comme la plupart des choses.

III

Un soir sur dix la lune devient un doux marron et se noie.
Je plonge dans l'inconnu de mon corps, mais tu n'y es pas.

Peau sur peau fait souvent miel
sauf si les abeilles n'arrivent pas à s'entendre.

IV

L'été est une braise qui s'éteint du jour au lendemain,
les feux de forêt baignent la ville dans une douleur qui fait
saliver.

Le soleil est impuissant et c'est de sa faute en plus :
des fois « on saura jamais » ne suffit pas.

(Des fois il faut savoir.)

Catherine Lemieux

Depuis des jours déjà l'ampoule du vestibule est brûlée et je m'y habitue, comme au reste. Soir après soir je m'oblige à sautiller, sans élégance mais avec une agilité croissante, en me déshabillant dans la noirceur comme densifiée par la chaleur, abrutissante. N'est-ce pas l'abrutissement, me dis-je, que, généralement et dans le détail, je combats à ma manière subtile, une manière pas tout à fait au point et certainement pas à la page, mais une manière qui m'est, à tout le moins, propre, puisque je l'invente, petit à petit ? Sans doute. Ma technique de combat est simple. Je laisse mon génie intérieur fricoter épisodiquement avec mon paresseux intérieur, ceci, il est vrai, dans l'espoir de renaître sous une forme libre entre guillemets. On n'estime pas ce que cela exige de persévérance et, je dirais, d'héroïsme. De cela, je ne manque guère, c'est pourquoi je consacre plusieurs heures par jour au développement de ma marque personnelle et, par extension, au perfectionnement de ma manière d'être moins bête que les autres. L'espoir de m'élaborer moi-même en une *manière d'être valable*, je le nourris avec discipline, question de me défendre contre la sottise névrotique qui me guette à chaque détour de mes pensées.

À la lueur des chandelles que j'allume avec précaution, hypnotisé par la délicatesse de mes propres gestes, je procède, sans plus tarder, à l'exercice premier de cette discipline. Je pratique ma respiration abdominale, ma respiration artificielle, celle pleine d'espoir d'être moins bête que les autres, avant de m'installer, peau contre plastique, sur ma chaise idéale, qui glisse agréablement sous mes cuisses en sueur. J'allume l'ordinateur et je vois que Jimmy est en ligne.

Jimmy sait se faire des idées, c'est pourquoi nous sommes amis, malgré la distance, les quiproquos et les rivalités que nous n'assumons qu'à moitié, question de se laisser vivre. Nous ne partageons pas beaucoup de convictions, mais un mode de relation, sophistiqué, reposant sur l'ébahissement. Ce soir, comme d'habitude, nous nous retrouvons, ébahis, tous deux, devant l'éventail de gestes et de paroles insoutenables dont chacun fait preuve, pour témoigner, ceci sans répit, de sa volonté propre et inaliénable. Nos volontés ne sont pas vertueuses. Elles sont fortes, ce qui suffit. Jimmy sait non seulement se faire des idées, mais aussi en donner. Il les jette par la fenêtre, comme des confettis, comme des œufs pourris, sans même regarder sur qui ces idées s'écrasent, plus bas, sur le trottoir où grouillent les gens plus bêtes que nous. Ces gens-là règnent sur le chaos, le plus simplement du monde, en suivant les courants présentement en vogue dans les gouffres de l'imbécilité, alors que nous, Jimmy et moi, nous périssons du chaos, exemplairement, dans les hauteurs. La créativité est contagieuse, faites-la tourner !

La connexion est mauvaise, la voix intermittente, les traits bouffis de Jimmy se figent en cours de déclamation, hystérique lyrique, voilà du grand Jimmy, du vrai, là, en

direct, en bribes, en pixels, son visage tendu par la curiosité, les pupilles noires et enflées, deux insectes qui suent et palpitent, la poitrine élargie et la mâchoire durcie par la coke. « Il y a seulement deux ou trois bassins de données qui ont encore une signification pour... » Coupée, la parole tombe à l'eau au son du bloup caractéristique signalant l'échec de la communication. Chute, pour moi, dans la noirceur mystifiée par la canicule, chute sans cri dans le vortex de ma spiritualité singulière et dans l'odeur de cigarette froide qui persiste dans mon appartement de cent mètres carrés à hauts plafonds. Les conversations ainsi technologiquement parasitées font frire la langue, lui donnent un parfum alléchant, mystérieux. J'avale les miettes que Jimmy laisse derrière lui et je ne lui rends rien. Pas même un petit message ou un smiley en guise d'au revoir. Les mauvais artistes imitent, les grands artistes volent, me dis-je en laissant planer un rire grinçant, que je pratique en alternance avec ma respiration pleine d'espoir. Les grands volent par passion, jamais par nécessité. Il me faut, conséquemment, pour m'accorder à mon destin de grand, me débarrasser au plus vite de la nécessité, car elle ruine non seulement le moral, mais aussi, littéralement, le cerveau d'un créateur. Un jour, j'aurai la superbe du riche malotru, du gangster de carrière, et je volerai – strictement ! – par passion. Ce jour-là personne, détenteur ou non d'un diplôme universitaire, ne saura plus définir le motif de mes divers crimes, symboliques ou non. Je ne serai que bruissements d'intensités, et ce seront elles, *les intensités*, et rien d'autre, qui me traîneront d'une création à l'autre, d'une idée à l'autre. Ce sont après tout elles, *les intensités*, et rien d'autre, qui m'ont poussé à me lancer à corps perdu dans l'art. Des sommets nuageux jusqu'au fond des cavernes brillantes de mille minéraux, je parcours les lieux

imaginaires les plus hostiles, car c'est là où je trouve de quoi créer, moi, voleur de feu et de prestige.

Je ferme la fenêtre brumeuse de mon icône Jimmy. Je quitte l'ami. Je quitte Jimmy et mes pensées et je reste avec les murmures graves de l'ordinateur qui réfléchit. Décalage horaire oblige, Jimmy ira de toute façon se coucher bientôt, à Tokyo, alors que moi, j'entre dans ma nuit viennoise, dans mon palais de bouddhiste champagne où s'empilent les croquis froissés, les bouts d'encens noircis et les eurêkas mort-nés. Si vous avez du talent, votre nom pourrait marquer une époque ! Puisque je n'ai plus à parler ni à marcher ni à sortir, je peux marquer mon corps et, par extension, mon époque, en m'envoyant une ligne de kétéamine. Je prends mon temps. Je fais fleurir mon potentiel. Je perfectionne mon saut à travers le cerceau de feu de l'univers. Je concasse les petits cristaux blanc sale, affine ma ligne avec ma carte de crédit Odyssée World Elite, ma nouvelle façon de voir le monde, sur un miroir en cœur au cadre couleur rouille. Dans le coin gauche du cœur, un message cryptique barbouillé au rouge à lèvres, où je ne trouve rien de bon à lire. Ouvrez les portes de votre perception ! Les miennes grincent comme celles d'un manoir hanté, mais je persévère, je regarde les lettres grumeleuses tracées par l'étranger. Ces caractères illisibles, je ne sais pas qui les a tracés ni s'ils me sont destinés, ni s'ils veulent dire autre chose que voilà, j'ai la même couleur de rouge à lèvres que ton cœur miroitant, un cœur de sang coagulé et noirci, pas un cœur flambant, flambant neuf, vivifié par la passion écarlate. Faites chaque jour quelque chose qui vous effraie ! Je renifle la poudre blanche en faisant un minimum de bruit.

Il est tard et j'ai beaucoup à faire, puisqu'en réalité, tout m'est destiné; ce message indéchiffrable et le ronflement pesant de la ville endormie et le feu des étoiles et cette sensation douce d'asphyxie. Je considère l'agencement de ces conditions propices à l'affaissement langoureux et à la rêvasserie déchaînée. Tout cela – et plus encore! – m'est destiné, si je le veux et, cette nuit, je le veux bien. Vos idées sont des armes! J'en ai besoin d'une, bien aiguisée, éclatée en soleil aux rayons tranchants. Je suis en quête d'une idée-éperon, chauffée et rougie, qui puisse blesser la bête qui me supporte dans ma course au génie. Une chose est certaine – et probablement seulement une! me dis-je en pointant l'index vers le ciel –, c'est que j'en ai assez d'être dépendant de cette bête ankylosée – je parle de ma tête ou, si l'on veut, de ma raison – qui manque de mordant, et c'est pourquoi je ne serai jamais un génie, car oui, non sans paradoxe, je suis dans la volonté d'échapper à ma volonté, je suis en conflit passionnel avec ma bête raisonnable, toujours angoissée, incessamment en train de calculer ce qui l'éloigne encore du génie, que l'on n'atteint jamais par calcul, toujours par accident heureux. Mais peut-on en déduire que le devenir-génie est un devenir-heureux? J'en doute fort! On s'écrase d'un coup dans le génie comme dans un mur des merveilles qui effraie les passants. Arrêtez de penser! La pensée est l'ennemie de la créativité! me dis-je en me trouvant con, mais pas con d'une manière, pour ainsi dire, satisfaisante.

C'est simple, et presque logique, mais pas seulement, il me faut me protéger de ma pensée par des moyens étudiés, mais pourtant pas pensés – la nuance entre ces deux termes me donne le vertige, symptôme de mon entrée dans l'abîme du sens! ou de mon dégoût des mots? –, et ces moyens de me protéger de ma pensée pourraient être, au

fond, très *prosaïques*. Je pourrais, par exemple, me marier avec une princesse des Îles et renouer avec ma sensualité primitive, non, mieux, me jeter aux pieds d'une pauvre femme qui danse comme une damnée et qui donne envie d'être damné, pour elle, en son nom à elle, une sauvage pleine de grâce et qui sent la noix de coco, qui me ramène à l'essentiel, qui me libère de mes liens sociaux, oui, des plus corrupteurs, c'est prouvé par la philosophie, me dis-je en frottant mes doigts, qui commencent à picoter agréablement, sur le plastique idéal de ma chaise idéale. Avertissement : vous disposez de quinze jours pour payer votre solde en souffrance, sans quoi nous serons dans l'obligation d'entreprendre des démarches judiciaires ! Il est parfois bon de vivre sous les avertissements, car l'artiste crée mieux sous pression, c'est connu, et la pression financière n'est pas à sous-estimer, à tout le moins en début de carrière, elle donne des ulcères, mais aussi d'authentiques éclairs de génie. Je pense par exemple à l'éclair qui a frappé Ingemar, le peintre aux dents gâtées, qui, sous la menace d'être expulsé prestement et sans revenez-y de son appartement, a pondue – cela dans une panique qui donnait à son visage un éclat irrésistible – une série de portraits érotiques d'hommes enlacés, des hommes dont la chair plus que généreuse se replie en bourrelets sinueux, engendrant ainsi de magnifiques effets d'ombres rougeâtres et violacées. Sa production a fait les choux gras des spécialistes *et* des Fat Studies, *et* des Queer Studies, et depuis sa carrière est assurée, prise en main, que dis-je, à bout de bras, par des académiciens de toutes provenances, tous plus affamés les uns que les autres, en quête d'une subvention qui puisse les sortir, eux aussi, de la mare infecte de la précarité.

Ce n'est pas parce que je patauge moi aussi dans cette mare que je ne peux pas me construire des balises ou,

mieux encore, une bulle, oui, voilà bien ce que je fais, là, me dis-je en rassemblant des coussins en cercle sur le sol. Je crée les balises d'une mare d'un bleu étincelant – le bleu est une couleur qui favorise la créativité! – dans la mare brunâtre de la précarité. Je rigole, non sans un brin de honte – je suis parfois la proie d'une honte coquette! –, en me plaçant debout, solennel, au milieu de ma mare miraculeuse, bien ancré dans ma chambre de pensée, juste avant que la kétamine se charge du reste. Un hoquet me parcourt, mais seulement un, signal pour le moins étrange, annonçant que l'anesthésie a commencé. Je me laisse fondre, tranquilisé, tel un invertébré radieux sur le tapis du salon, mes membres vêtus de mousse tendre se plient sans se tordre, ce qui est d'autant plus agréable que cela me rappelle ma parenté avec les personnes novatrices qui sont particulièrement souples et exceptionnellement curieuses, leurs jambes et leurs esprits s'étendent sans douleur, et ce, dans toutes les substances ou presque. Apprenez à accepter les compliments! Je laisse les diverses surfaces de mon appartement trembler et se cabosser, se rouiller, je rampe jusqu'au mur du fond et je gratte, teste la texture, mais non, pas d'odeur de rouille, seulement l'écho d'une basse post-punk qui revient sur elle-même en boucle. Attention! Ne confondez pas la critique avec un jugement personnel, surtout si la personne qui vous critique n'a pas vraiment envie de vous voir devenir un véritable artiste! De toute évidence, je suis en ce moment même – heureusement! – en deçà de tout cela, bien en deçà de la critique de l'un et des conseils de l'autre. Je suis dans les caves de la sensibilité! me dis-je en riant immédiatement, et sans honte, cette fois, de la niaiserie de l'expression. Mes yeux ne suivent plus la lumière – mes influx nerveux ont atteint la vitesse de la lumière et rivalisent avec elle! – qui me

parvient par saccades, les murs et les meubles se morcellent et prennent des contours plus durs, beaucoup plus droits qu'en réalité. Je dois dire que j'ai un souvenir très net de la réalité, car je suis rongé par la réalité, voilà, exactement, je suis rouillé de réalité et cette nuit je peux sentir le monde entier sombrer avec moi, corrodé de partout. Je tremble en cadence avec les spasmes de la ville qui épouse tous les degrés du diapason, dans ma nuit de joie et d'aventure, je regarde courir les pensées, les mensonges aux jambes courtes et crochues, les vérités aux yeux blanchis. Les pensées d'aujourd'hui sont violettes comme la chair tuméfiée et l'écho des guitares de Johnny Marr, chaque musique a sa couleur et chaque couleur a son essaim de pensées qui s'évertuent, telles de petites ouvrières infatigables, à trouver du solide dans la vie où je ne vis pas. La vie ne vit pas souvent. Je pars à la recherche de l'impossible. Je veux que le flot de pensées s'arrête à bon port, je veux les amarrer à un objet et créer un produit tout simple, me dis-je en m'affalant encore plus profondément dans les coussins. J'ai une idée. Il faudrait coussiner mon flot vital, que mon sang soit absorbé dans une matière spongieuse, puis solidifié ensuite dans un objet à vendre. Je me pense comme je me saigne, suffisamment, puisqu'il le faut, mais jamais jusqu'au bout, jusqu'à l'anéantissement. Juste avant de périr dans le cloaque de mes idées, je me recroqueville dans un produit. Je m'y entasse. Car, comme de plus en plus de gens, je ne sais rien *faire*, à proprement parler, mais j'ai appris à *faire envie*. Donnez la faim ! Inventez un bout de bois, de fer ou d'étain, dont personne – personne ! – n'a besoin et dont chacun – chacun ! – a envie. Vous deviendrez un spécialiste, une marque déposée, quand vous aurez acquis un certain niveau de compétence ! C'est mon truc, c'est le destin que je me confectionne, je remodèle

la masse, je revisite les formes et les courants artistiques, j'attends la Revisitation par la Création Immaculée, et, accessoirement, je cherche une manière de devenir riche, rapidement et éthiquement, sous la protection des spécialistes des *Fat Studies* et des *Queer Studies*.

Je laisse la kétamine s'épuiser et la rouille quitter les murs, battre en retraite comme une marée qui redescend en me ravageant au passage, comme il faut, comme la mer polit avec un enthousiasme sauvage les rebuts des naufrages. Chacun ne peut pas devenir designer. Si chacun était designer, le monde serait très laid. Impossible d'y vivre. Le *privilege* du designer coûte cher, il se gagne à la dure et c'est pourquoi, avec application et joie, je me donne le mal de la kétamine. Je peux même dire, après de multiples expériences, que la kétamine est ma drogue idéale – à agencer avec ma chaise idéale et mon heure de travail idéale –, un trip expéditif qui à la fois soulage et abîme avec une efficacité inégalée, vraiment, seulement l'affaire d'une heure ou deux et je suis à nouveau dégrisé, d'attaque pour dessiner, pour projeter, mais seulement après m'être plongé dans les bassins de données, il n'y en a que deux ou trois qui soient encore fertiles.

Si vous aimez exprimer de la colère et des pensées sombres, étudiez les artistes tourmentés ! Je bois un thé et j'ai toute ma tête, elle est revenue, sans grande tentation pour la tourmente. Je me drogue, mais avec précision et minutie, puisqu'au fond, je veux sauver ma peau. Je suis matérialiste. Mon âme se porte sur les épaules, non pas comme un fardeau, mais comme un carré Hermès, vapoureux et fluide. J'ai une idée. L'âme, c'est l'autre nom de l'élégance d'exister. La mienne prend de l'expansion dans la nuit où tous mes ennemis dorment. J'y marche à

tâtons, sans lumière autre que mon cœur qui crame. Car je cherche des moyens, car quelque chose en moi me dit, d'une voix perçante, quoique ténue : il y a moyen ! Si vous êtes en âge de le faire, assistez à un maximum de vernissages ! Je le fais bien, quand j'ai quelque chose à me mettre, par exemple, l'une de mes nombreuses chemises déchirées dans le dos, que je porte sous une veste, impeccable, toujours la même, Margiela. Je jubile et je souffre, tout à fait équitablement, dans ces vernissages où j'apparais pareil à moi-même : ma déchirure couvée, à l'abri de toute envie de me déshabiller, que ce soit pour un galeriste ou pour un mannequin. Mais je ne suis pas ici, cette nuit, pour rêver de mondanités. Je me donne des idées et je ne les lance pas aux passants. Je ne suis pas Jimmy. Mes idées sont plus flamboyantes, bien que moins coriaces que les siennes. Je me les lance à la figure, puis je les mâche longtemps, mes idées. J'en ferai quelque chose, un outil pour m'extirper de la bouse économique-existentielle, puis pour arrêter de serrer les mâchoires. Le jour où j'aurai des mâchoires relâchées, j'aurai la confirmation que j'ai réussi. Je pourrai méditer et commencer à aimer quelqu'un, pour toujours. En attendant, et je ne peux pas attendre bien longtemps, je me mets dans une situation de crise qui me donnera le teint maladif de rêve qu'avait Ingemar juste avant sa Transfiguration. Je dois réussir à atteindre cet état fiévreux avant de devenir vieux, car l'on ne verra pas, passé 55 ans, le travail corrosif de la panique divine, ce qu'elle a creusé à même ma chair. Si je n'ai pas, dès maintenant, un succès incontestable, dans quinze ans tout au plus, même rongé par la réalité la plus dure, je ne serai plus un designer taciturne, rouillé aux bons endroits, intéressant, mais seulement un vieux bricoleur plein d'arthrite, inintéressant.

Afin que vos souhaits ne restent pas des *Fata Morgana*, profitez au plus vite d'une pause de frais de crédit pendant six mois ! Et, pourquoi pas, me payer une production très dispendieuse, scandaleusement au-dessus de mes moyens, travailler le cristal ou le marbre, me cristalliser moi-même, ma rouille intrinsèque magnifiée en produit de luxe ! Je traverserai la classe moyenne en trombe, une comète, un fourbi d'idées pétaradant derrière moi, enfin abandonné à ma course folle vers le génie, *les intensités*, rien d'autre !

Je prends mon crayon et trace un triangle équilatéral, non, un cône, disons de laiton nickelé, sur lequel je pose une planche, épaisse et longue, disons de polypropylène. Je l'imagine basculer. Je ne sais pas quelle taille aurait cette chose, dans la vraie vie. Elle viendrait en plusieurs couleurs.

LE CARILLON

Josianne Barrette

« Elle s'appelle Lotte. »

Dès que l'homme était entré, comme à l'opéra, le bois et le velours avaient aspiré les sons de trois petits coups et de trois de ses pas.

— Vas-y, demande-lui. Il est là, chuchota la mère de Lotte.

— Monsieur ?

Il leva les yeux et avança sur le bois franc sans se déchausser.

La mère était déjà repartie derrière les rideaux, un spectre.

— Dans le dos de ma porte, il y a ce trou, dit Lotte.

C'était la première fois qu'il la voyait. Il observa cette chemise de nuit et cette chevelure qui se tenaient tout droit devant lui, dans le corridor.

— Et dans ce trou, il y avait un clou. C'était le clou auquel je suspendais mes clochettes.

Une grande frange couvrait les yeux de Lotte.

L'homme se retourna pour vérifier que la porte était bien fermée, que l'hiver n'entrait pas dans la maison. Elle

était bien fermée. Puisqu'il n'avait plus de raison de regarder derrière, il n'eut d'autre choix que de regarder devant. Il dévisagea Lotte. Des odeurs de jasmin et de poudre de riz flottaient dans l'air. Et de popcorn, aussi.

« Elle sort du bain. »

Il la respira. La chemise de nuit de Lotte était mouillée à des endroits précis.

« C'est indécent. »

Il ne put s'empêcher d'y penser.

« Le bout de la langue fait un petit pas le long du palais pour taper, en un écho, contre les dents. Lo. »

Quelque part dans l'esprit de l'homme, calés contre la graisse glaiseuse de son hippocampe, entre les souvenirs et les inflexions du désir, des professeurs, des médecins, des avocats, des politiciens, des écrivains ; tous, ils lui disaient :

« Vas-y, désire-la. Allez, vas-y ! »

Il y eut un saut qui se percha sur la flamme de la bougie qui était sur la table, entre les cahiers ouverts et les crayons. Les devoirs de Lotte.

C'était son saut à elle.

Un saut dans ses cheveux, un o soufflé par en haut qui fit frétiller les clochettes dans ses mains. Les petites mains de Lotte. Elles scintillaient et carillonnaient au gré des souffles et du saut.

— Vous voulez pas me le reclouer pour que je puisse les suspendre comme avant ?

« Djling, djling... »

Il répondit :

— Avec le plus grand des plaisirs, pour une belle petite fille comme toi.

Il y eut comme un tremblement qui déforma la glaise et les visages des hommes. Tout se dissipa. Des distillats du mot fille avaient emporté avec eux les « vas-y ! » et fait tinter sur le même fil que les clochettes les voix des petits frères de Lotte qui se chamaillaient et qui riaient dans l'autre pièce.

— Montre-moi où était le clou, je vais voir ce que je peux faire.

Ils entrèrent dans la chambre et Lotte ferma la porte dans son dos pour lui montrer le trou béant, *Le cri* de bois.

« Enfermés dans sa chambre. »

Le sol était jonché de mouchoirs, de lampes éteintes, de poussière. Le plâtre aurait dû être couvert, ou peint, il résistait mal à l'humidité qui régnait dans la pièce. Sur le lit trônait une vieille courtepointe disposée de façon bien singulière. Étrangement, deux des quatre coins de la courtepointe faisaient l'effet de cornes qu'on eut dites cousues sur un costume de fantôme : on en avait tordu les extrémités, on les avait si fort entortillées que les deux coins tenaient tous seuls, deux tresses dont la lourdeur s'amarrait au fond des flots de coton, le drap contour ayant desserré son étreinte et laissé le matelas infesté d'acariens s'exposer à la crudité de l'air ambiant.

Si l'homme s'imaginait la petite couchée entre les draps et la courtepointe, s'il la recroquevillait et l'abritait au centre du lit, exactement là où commençaient à s'épandre les traces anthropomorphes d'urine séchée, vestiges de terreurs nocturnes, la riza dorée ne laissait entrevoir que le visage, les mains et les pieds, protégeant la couchée des morsures. Les nœuds épaississaient la courtepointe vis-à-vis le cou, faisaient le tour de la jugulaire et amortissaient le tranchant des dents.

— Tu veux pas allumer la lumière, un peu ?

Il faisait noir.

— C'est que j'espérais que vous voudriez bien m'installer l'ampoule, ensuite, expliqua-t-elle.

Il sourit, mais personne ne put voir.

« Il n'y a que la lune qui sait ce genre de traîtrise », se dit l'homme quand il aperçut pour seule lumière sa trace nacrée se réfléchir sur la soie de la robe de nuit de Lotte, juste sous la peau des aisselles. Les trous pour les bras étaient immenses, cette robe de nuit était celle d'une femme. On voyait deux petits boutons à travers.

Le pieu semblait deux fois plus lourd, deux fois plus rouillé, dans ses petites mains. C'était une image ridicule, cette enfant aux couleurs de lune, minuscule, dans le noir, qui lui irradiait la nuit, un immense pieu brun serré contre elle, une image qui avait suspendu toute initiative dans le temps.

L'homme regardait les hanches de Lotte.

« Vas-y ! »

Lotte semblait tendue, comme si elle lisait dans les pensées.

À cette idée, l'homme s'empara du pieu et enfonça le clou avec, d'un trait, un décimètre au-dessus du *Cri*. Il enleva brusquement les clochettes des mains de Lotte et ressentit cette électricité quand leurs peaux se touchèrent. Elle ne cilla pas. Elle était derrière lui et l'observait. Elle respirait comme quelqu'un qui retrouve ses bronches après un bain, et ses yeux brillaient dans l'obscurité. Les clochettes habillaient de nouveau le dos de la porte.

L'homme grimpa sur un dictionnaire, dévissa délicatement le plafonnier et installa l'ampoule que Lotte lui avait

tendue. Il replaça le beignet de verre et Lotte tira sur une chaîne. Le cliquetis du courant se transformant en lumière désintégra la fenêtre reflétée un instant plus tôt entre les bras de Lotte.

La pièce était soudain toute jaune, puis toute noire encore.

Lotte ouvrit la porte et ils sortirent. De nouveau, l'odeur de shampoing, puis celle du popcorn.

Ils allèrent jusqu'à la table et s'y installèrent, l'un en face de l'autre.

La mère de Lotte apporta une bouillotte en caoutchouc rouge qu'elle plaça sous les fesses de sa fille pour la garder du froid. Elle lui ébouriffa les cheveux et lui dit qu'elle détestait la voir porter sa vieille robe de nuit. Sans regarder personne, mais s'adressant à sa fille, elle ajouta :

— On voit tes parties intimes.

Puis, à l'homme :

— On a une liste de travaux qu'on ne peut pas faire toutes seules, on attend qu'un homme vienne, mais il n'en vient jamais.

— Les clochettes, c'est pour m'avertir lorsque mes frères courent près de la porte ou entrent sans cogner.

Lotte parlait avec cette extase qui accompagne parfois la fatigue.

— Quand ils approchent, je range mes affaires, ce qui est précieux, ce qui est fragile.

La bougie, qui avait rapetissé, bava sur la table puis s'éteignit. Une fumée grise à l'odeur sulfureuse passa devant les yeux de Lotte, qui brillaient d'une étrange lueur. Sa voix s'enroua et semblait avoir été empruntée, comme sa robe de nuit, à sa mère, lorsqu'elle dit :

— La nuit, je ne sais qui des frères, des vents ou des spectres se joue des filaments, fait trembler les perles des rivières, sous les coupoles de verre. L'instinct me commande, dans l'obscurité, de bien couvrir ma gorge et de ne plus bouger.

Félix Durand

Non, pas de récit, plus jamais.

Maurice Blanchot

J'entame la première pellicule (exposition de la surface à la lumière). Rien n'est visible au creux de ma paume hormis les muscles qui se tendent quand tes doigts déplient le papier. Le daguerréotype bien dissimulé, ma charpente épie les secousses que provoquent les marteaux sur ton crâne. Dans cet espace où le ciment coule sous les plaines, je mets fin à la dictature des mythologies.

J'ai vu les mots que tu as déposés sur ta langue : *nous habiterons les zones sinistrées, à la périphérie des spectres lumineux. Nos mains frôleront la crosse des revolvers et nous sèmerons des morts dans les yeux des chats pour y voir pousser le lichen.* Mais à l'écart des tubes cathodiques, nul lieu sans pandémie ou contrebande. L'échec suinte à l'orée des pores comme le sang fuit de l'image.

Le négatif dévoile nos peaux laissées en jachère sur le lit (une petite chambre noire). La gestation a lieu, me dis-tu, à l'intérieur des ventres que le désir transforme en musique. La nuit met feu aux pouponnières, le liquide sur le papier révèle doucement la forme d'un taureau qu'on abat d'un coup d'estoc. C'est une fiction mineure et rougeâtre où l'on tord des vertèbres sous les nuages.

Dis-moi ce que tu dis en le disant, avais-tu écrit sur l'envers d'une photo. Je ne cherche pourtant pas autre chose que l'ultime sabotage, celui qui rendra la chair aux archives et le noir aux allumettes (la lumière fait disparaître les visages). Dans ce récit où je marche du bout des doigts, l'espace se fait de plus en plus étroit pour nos corps recroquevillés.

Noir : aucune trace de la lune pour l'obturateur. Quelqu'un quelque part pleure son fils. Je le sais, je l'ai vu, je l'ai entendu. Ça a fait le bruit d'une corde qui glisse sur une poutre. On charge une arme, on dépose le canon sur sa tempe, on attend la détonation. On oublie l'histoire dans un calepin et on ferme les yeux. À l'aube de l'attentat, tu m'avais demandé : *est-ce que Lazare a véritablement existé ?* Tu as pris un crayon et j'ai écrit.

LA TIMIDITÉ DES CIMES

Victor Bégin

Germain sort de son caban l'enregistreuse qui l'accompagne partout, un modèle H4n plutôt efficace. Depuis que je le connais, je tente de prévoir les moments où il se servira de l'appareil pour capter sa panoplie de sons. Les situations incongrues pour lesquelles il s'arrête ne sont jamais celles que j'anticipe. Puisque nous avons tous les deux nos sons préférés, je ne lui demande jamais ce qui le pousse à choisir les bruits d'un chantier de construction plutôt que le galop des calèches ; il est évident que l'un est inusité et l'autre populaire. Germain se penche jusqu'au sol et tend l'enregistreuse à bout de bras.

Nous sommes dans un petit parc à deux pas du *French Quarter* de La Nouvelle-Orléans, là où le français s'immisce entre deux claquements de langue. Les chênes, aussi massifs qu'ancestraux, se mettent à pleuvoir leurs fruits et c'est précisément ce que Germain récolte pour sa banque de sons. Les glands tombent sur l'herbe ou sur le ciment pendant une quinzaine de secondes. Germain se déplie et lance un « c'est bon ». Il est immense, lui aussi. Un géant. Je dois lever le menton pour le regarder dans les yeux, ce qui cause chez moi un irrépressible inconfort, un vertige à l'envers.

Avec les sons qu'il accumule, Germain compose des musiques dérangeantes. Je n'aime pas tout ce qu'il me fait écouter – je me rappelle une mélodie angoissante basée sur le coassement des grenouilles –, mais je prends le temps de découvrir un pan de sa personnalité au travers de chacune de ses compositions. Nous sommes pourtant opposés à bien des égards. Pourquoi continue-t-il à me traîner avec lui comme une deuxième enregistreuse ? Et pourquoi dois-je le suivre comme si ma vie en dépendait ? Ma vie doit en dépendre un peu, il faut dire. Je consigne chacune de nos escapades entre la rédaction de deux critiques musicales. Germain ne le sait pas et j'ignore ce que je ne sais pas de lui.

À l'épicerie, Germain m'explique ce que sont les hautes et les basses fréquences en déambulant dans le dédale des rangées. Il met la main sur un sac d'amandes et nous sortons tandis qu'il aborde la théorie de la musique occidentale. Je le suis dans sa voiture, une Accent 2010 empruntée à sa sœur avec laquelle nous avons suivi le Mississippi jusqu'au golfe du Mexique. « Tu seras mes basses », chuchote-t-il en souriant des yeux. Je prends les amandes, les croque à un rythme qui me semble celui de mon cœur. L'enregistreuse patiente devant ma mâchoire amusée.

Je veux montrer à Germain un restaurant jazz où le jambalaya est exquis. Peut-être qu'il pense que c'est un rendez-vous galant : il a mis ses pantalons rouges et une chemise blanche sans col de la collection automne-hiver 2017. J'ai enfilé mes souliers italiens trouvés dans une friperie sur Saint-Laurent. Nos marches à deux ont provoqué l'érosion des talons, ce qui rend Germain encore plus haut que moi. Je reste assis même lorsqu'il insiste pour danser ; je n'ose pas lui avouer la disparition de mon demi-pouce comme facteur de mon immobilisme.

La sueur glisse des tempes de Germain jusque dans son cou. Il a relevé ses cheveux, s'en est fait une toque. Je le fixe sans m'en rendre compte, parce que je le trouve beau. Il pose son index sur mon menton. Marianne me dit toujours que je suis chanceux d'avoir une fossette sur le menton, que toutes les célébrités en ont une. Quand Germain met le doigt sur ma fossette, je deviens célèbre.

Bourbon figure parmi les rues les plus populaires du coin. Les bars servent des breuvages appelés *bazooka* dans une grande pipe. Il faut plus d'une demi-heure pour en venir à bout, comme si le fond était inatteignable. Avec Germain, nous en sirotions un à deux. Il prend une bonne rasade dans l'espoir de terminer le cocktail au plus vite et manque de s'étouffer. Germain ne peut pas sortir sa langue de sa bouche. C'est qu'elle est retenue par un frein trop court. À chacune de ses grimaces, je ne peux m'empêcher de me moquer gentiment. Je l'imagine manger une crème glacée, ou encore chez un docteur qui l'enjoindrait à lever la langue pour prendre sa température. Puis je me demande comment il embrasse.

Lorsqu'enfin nous nous assoyons sur le bord d'un trottoir où les taxis n'abondent pas, il sort à nouveau son enregistreuse et moi un calepin. Il allume son H4n et le dépose sur le sol. Je le regarde avec cet air d'incompréhension typique d'Audrey Hepburn. J'écris que «la réflexion du compositeur est impénétrable». Germain me fait signe de garder le silence; je dépose la plume. Un minuscule chaton noir comme le charbon surgit d'une ruelle. Il marche, insouciant, vers nous, sorti de sa propre histoire et entrant dans la nôtre. Après avoir reniflé l'enregistreuse, le chaton se laisse caresser par la main de Germain. Je m'approche d'eux pour entendre son ronronnement. Germain m'avoue

s'ennuyer de son chat Démon-Fleur. Il a appelé son siamois ainsi parce qu'il tend à être parfois terrible, parfois calme et doux. « Comme toi », ajoute-t-il. Je ne m'ennuie que de Marianne.

Germain me tend la main. Il réclame les nombreuses danses que je lui dois. Je lui réponds que je suis terrible et que, donc, je ne danse pas. Je lui dis qu'il est trop grand et que si nous valsons, je ne me sentirai pas à la hauteur. Germain pianote sur son téléphone. Il trouve ce qu'il cherche, quelque chose que je n'ai jamais entendu. Je reconnais la pluie et le vent, un instrument qui s'apparente au xylophone ainsi que plusieurs sons métalliques. « Un gamelan », précise Germain. Puis un kazoo vient ponctuer sa composition d'un rythme que je ne peux compter. Le son flotte en arrière-plan mais aussi en avant-plan, comme si nous étions, en fait, à l'intérieur de lui.

Une fois ses enregistrements extraits du H4n, Germain ne fait pas que de la musique. Il crée une histoire complète qu'on se raconte en fermant les yeux. Un garçon déambule dans sa vie en corridors. Il cherche les ailes d'argent qu'on lui a promises. Il se met à courir, revient sur ses pas, s'immobilise, lève les yeux vers un ciel marin. Une forêt pousse autour de lui, gorgée d'une atmosphère lourde. De toutes les cimes, aucune ne se touche. L'espace entre les branches forme un labyrinthe où le garçon se perd.

La musique coupe brutalement. Une vieille dame nous scrute d'un œil derrière une boule de cristal. Elle psalmodie dans une langue entre le cajun et l'anglais; elle parle de *duck* ou de *luck*, impossible de savoir. Elle traîne un carrosse rempli de poupées vaudou en chiffon. Germain ne manque pas l'occasion d'enregistrer en douce le passage de cette femme. Il me fait un clin d'œil complice. Je

décris l'accoutrement de la visiteuse dans la marge d'une ancienne critique de l'album d'Atticus Dean.

Notre auberge se situe au bout du quartier, dissimulée entre deux maisons qui se négocient le coin de la rue. Dans le dortoir, nous partageons un lit superposé. Je m'empare des seules cartes à jouer qui sont à portée de ma main et je rejoins Germain sur le lit du haut – il a toujours cette hauteur d'avance. Je le tire au tarot style Pokémon. Après avoir pigé ses quatre lames, je lui découvre ses précieux arcanes. Germain est Houndour, un chien de feu, dont l'aide repose sur la fée Cleffa. Gardevoir agit en tant que Grande Prêtresse, et la réponse à ses questions s'incarne dans un Togetic tenant un poisson-cœur dans les mains, représentant Les Amants. J'aurais voulu que Germain y voie un signe quelconque, qu'il me dise qu'il ne croit pas aux hasards ni aux coïncidences, mais Germain ne connaît aucun Pokémon.

Alors qu'il dort d'un sommeil pharaonique, je prends l'enregistreuse au creux de mon bras et je m'assoupis. J'enregistre ma nuit pour qu'il la transforme, un petit quelque chose qui suffit à éclipser tout le reste.

Nous remontons le fleuve en matinée, en passant par la chaussée du lac Pontchartrain, le deuxième pont routier le plus long de la planète. Je retire mes chaussures usées, descends la vitre et les jette par-dessus bord. Germain se met à crier que ça ne se fait pas, jeter des chaussures pendant qu'il roule. Je lui réponds que, de toute façon, tous les talons du monde – surtout ceux-là – ne m'élèveront jamais au pinacle.

La nuit suivante, je rêve que Germain pleure, et quand il essuie ses larmes noires sur des partitions vierges, des compositions s'inscrivent sur le papier.

LE VENTRE DU PERSONNE¹

Carl-Keven Korb

Par nuit de scotch nuit noire et rose Marlon soûl comme un singe en hiver se tenait chancelant sur le parapet du pont vert et rouille il souriait et souriait il balançait ses dernières piastres dans la brise les regardait s'abîmer fendre les flots en silence il lui poussait des rires partout à l'intérieur aux endroits des derniers désirs et juste en face le Vieux-Port le centre-ville tonnait cris et lumières c'était jour de foire jour de fête Marlon bouillait Marlon grinçait de toutes ses dents couvait des hymnes aux cieux et aux ruelles il ne savait plus comment dire ni faire la colère la rage qui palpitait dans son crâne et ses poings combien de vies usées immobile enfoui dans la jungle des autres à passer au ras des falaises en raclant la gravelle à cent à l'heure dans le smog de ses rêves à désirer l'aube fermer les yeux lâcher le volant sacrer aux étoiles et attendre, attendre qui, attendre quoi, Marlon se sentait arraché de lui et de rien, Marlon était fatigué, Marlon sauta.

1. Cette nouvelle est née du texte « Marlon et la mer », qui fut primé au Prix Damase-Potvin 2016. La présente version a été largement modifiée et augmentée.

Une masse noire lui bondit au visage. Une nonne joua de la flûte derrière un bar. Des reptiles dansèrent sur des tables. Un génie aveugle mangea une pastèque empoisonnée. Un garçon perdit ses blocs à la récréation et se retint de pleurer toute la journée. Un clochard déclama la vie de saint François d'Assise en écumant. Il fit froid et humide.

Le monde disparut.

Révolus les bars bruns. Les tours grises. L'agitation ensablée. Les rêves circulaires. Les regrets au carré. Parents et amis. Anne pour la vie.

Tout crissa le camp.

Marlon se réveilla en vomissant eau et bile, empêtré dans un gros tas de flétans morts, l'esprit et les muscles en compote, brûlé par le sel et l'alcool, avec un beau ciel bleu, tellement bleu, tout droit devant lui, au coin taché d'un nuage en forme de chat, comme collé par-dessus, qui le regardait, et autour, du silence, un silence peuplé de vagues et d'oiseaux invisibles. Marlon perdit beaucoup de temps à essayer de dégager un sens de cet assemblage de formes et de couleurs qui l'avalait, en repassant tout son bagage d'expériences contradictoires et de mythologies à icônes, puis il se leva en grimaçant et en glissant sur ce qui s'avéra être le pont d'un chalutier, un chalutier rouge et blanc avec une cabine ornée de lettres peintes qui disaient *Personne*.

Marlon s'appuya au bastingage. De l'eau. Partout, dans toutes les directions, de l'eau blanche, avec rien dessus et des énigmes dessous. Le chalutier dérivait doucement. Le chat dérivait lui aussi, dos arqué il se tassait sur lui-même, prêt à sauter vers l'horizon, vers de nouvelles mouches à chasser. Marlon se retourna pour inspecter sa prison. Il mit un temps inouï à voir. À le voir. Lui. Immobile devant

la porte de la cabine pourtant tout près, bras huilés épaules poussiéreuses, en cuir et en os, qui le dévisageait avec ses yeux verts, planté au beau milieu de chez lui depuis le début.

Le capitaine du *Personne*.

— Qu'est c'est ça, encore ?

Dit le capitaine, et il s'approcha en claudiquant comme un loup cassé.

— Pogne ton boutte.

Comme ça, pas de niaisage, juste :

— Enweille.

Et montrant l'exemple, il attrapa un coin du filet tendu au cul du chalut. Marlon ouvrit la bouche. La referma. Des impressions d'insignifiance de petitesse l'été un autre dans le garage avec son père, le jour qui brûle dehors et les caresses du béton et de la pénombre à l'intérieur, aujourd'hui on change les pneus, pogne ça, pis ça, pas comme ça, donne-moi ça, des réflexes de refus des envies d'être ailleurs, courir quelque part où il n'y aurait rien à fuir, écouter le vent dans les branches en lisant des livres pleins de dangers, regarder approcher un orage en fumant sur le cap, n'importe quoi qui ne soit pas obligé là maintenant, Marlon ne réagit pas. Ignorant le filet il regarda son père être son père jadis dans son garage en mer forestière, son vaisseau de projets et de rêves et d'outils et de coulisses d'huile à moteur, en se demandant si on avait vu alors, si on avait compris que derrière sa face de mépris, au fond, ces rêves manuels de façonnement et d'occupation du territoire, il en avait conçu de l'admiration, en avait eu envie lui aussi.

— Qu'est c'est t'attends ?

Marlon vit apparaître un poing, juste sous son nez, et dans le poing, du fil tressé, et au bout du poing, le capitaine qui le regardait avec du serpent dans l'œil, exaspéré. Rêveries chassées le chalutier réapparut dans toute sa beauté crue. Marlon oublia le garage et la forêt de ses premières inquiétudes et il fit quelque chose qu'il ne parvint d'abord pas à s'expliquer : il prit son bout du filet. Ses yeux se recouvrirent d'une pellicule nouvelle. Quelque chose, enfoui en lui, se dégageait. Du vouloir en hibernation. Il regarda avec surprise ses bras et ses mains qui n'avaient jamais fait ça et qui se mouvaient quand même, dans le brouillard Marlon imita le capitaine jusque dans le tri, l'éviscération, la mise en glace des poissons, puis dans le lavage du parc et la remise à l'eau de la poche, et après encore, dans la cuisine à la poêle dîner comme souper du poisson au poisson dans le jus de poisson, et jusqu'au loisir dans la cabine tous les deux côte à côte à la petite table sous l'ampoule chacun avalé par sa propre partie de solitaire, toute la journée Marlon imita, éprouva, dans la répétition, une qualité inédite de patience et d'ennui, lèvres closes, en acceptation du temps, du sensible, sidéré de pouvoir, d'y être.

Jusqu'à la nuit.

Jusqu'à sommeil.

Anne pour la vie vint dans la pénombre s'allonger à ses côtés, embrasser ses paupières, regarder son corps abandonné écouter son souffle, chercher l'homme dans ce garçon éternel recroquevillé sur ses mauvais rêves et s'étonner d'en être émue à en pleurer, caresser sa peau avec ses cheveux, murmurer des mots connus d'elle seule et partir, en silence, regagner le rivage, la terre, son chemin par et pour elle.

Marlon se réveilla dans la cabine, sur une pile de vieux manteaux, sans souvenir d'avoir rêvé, dos cassé cœur léger, léger de réintégrer qu'il n'était plus là-bas dans l'avant, mais ici, en eaux extraordinaires, en vie. Dans un sursaut il eut envie d'exploser de se répandre en justifications et en questions, mais le silence et la monotonie du *Personne* avaient des qualités de vastitude qui agirent comme un ordre, il se tut. Le capitaine était à côté, à la barre, absorbé. Marlon était affamé. Impatient de retrouver le pont, de voir défiler l'eau de la sentir charger l'air, embrasser ses mains et ses lèvres. Marlon regarda la mer. La mer qui lui disait tout le ridicule de la colère qui avait été sa façon de respirer, de faire et de voir le monde. Colère idiote. Colère morte. Marlon regarda en lui et n'y trouva plus que la volonté de vivre ça, tout ça cet inespéré au sens encore vierge, sans chercher à le nommer, de peur que le fil se rompe.

Marlon et le capitaine reprirent les mouvements. Bleu argent des jours et des nuits passèrent, sans mot, d'application en contemplation. Entre les tâches Marlon chercha son reflet dans le ciel et dans l'eau, pour n'y surprendre que de la lumière et des ombres, sa lumière, ses ombres. Dans ces derniers moments, lorsqu'il n'y avait rien d'autre à faire que de ressentir et laisser les réflexions se dégager du vide, Marlon malgré lui revenait à avant, sa vie d'hier seulement, déjà lointaine. Il se disait : Si on avait pu partager davantage de silence, se lier et s'apaiser par lui, on n'aurait pas eu à compenser par l'écriture et les cris, et peut-être qu'on aurait mieux vécu, qu'on aurait pu. Et : Malgré tous les râteaux sournois et autres humeurs qui bouillent sous ma calotte, malgré ces mots et ces gestes hameçons qui ont mal dit, parents et amis, mes nécessaires lucides piliers et bouées qui comprenez, artisans de ma survie, les plus

solides des Amérindes et des Vieux Pays réunis, et Anne pour la vie, la force la beauté vives, artiste de l'instant et du souvenir, dans la pensée comme l'agir, toujours fine jamais frêle, Anne mon coup de cœur en pleine face, vous, sachez que je vous ai aimés de tout ce que je suis. Puis : Tout ce temps perdu à vadrouiller, pomme de conte après pomme de conte croquées à demi, mises en piles incertaines, lancées aux portes et aux visages, dans ta piscine pleine de feuilles, et le cidre encore le cidre toujours, des hectolitres de cidre en cascade en câlce, d'escaliers en balcons et par les côtes et les ruelles jusqu'aux feux de jeunesse sur la grève... Perdu ? Ou : Ces œillères, comment avoir pu les laisser se visser à mes tempes et rouiller là au gré des averses, comment n'être arrivé qu'à voir le précipice devant et rien autour, de tout ce qui s'offre à chaque seconde entre les mailles, d'ici au bout du monde, ces choses à faire et à dire, qui sont possibles aussi ?

Un soir au moment de flottement à la fin du labeur Marlon en train de cogner des clous entendit une voix venue des côtes perdues, un chant des mots connus qui glissèrent sur les flots jusqu'à ses oreilles, l'écho de ce qui avait été entrevu l'été encore et l'automne le dernier, et qui n'avait pas réussi à trouver comment exister. L'écho disait :

*dans la cabane refuge
dans la canopée
de la cité
chair et verte
le sang qui pulse qui brûle
dans nos sexes
et nos cœurs qui se calment*

au creux des paumes
 malgré les nœuds
 regarder s'ébattre
 juste là au bout de nos pieds
 tous les livres les danses les musiques
 revendiquer la naïveté
 et foncer lucides
 dans nos rues
 en se riant des ornières
 des pièges
 et des inconnus
 je sais
 ce n'est pas grave
 c'est déjà beau
 c'est déjà chance
 dans la défriche des jours
 les ombres bleues
 d'avoir pu voir
 d'avoir pu vivre
 une autre saison
 au fond de tes yeux

Les mots résonnèrent tard dans la nuit. Marlon les écouta s'évanouir dans le son des vagues, assis contre une caisse, en regardant les étoiles et la lune. Juché. Caché. J'aurais tant voulu. Marlon ferma les yeux et il retourna s'allonger dans sa cabane dans les arbres de la ville. Il alluma toutes les lumières et il la traversa en s'attardant à chaque mur, chaque tableau, chaque meuble, chaque parquet, saluant de pièce en pièce tout ce qui y était advenu, tous les rires et tous les sanglots, et les espoirs et les craintes, l'histoire d'un instant, une dernière fois.

Lorsque Marlon rouvrit les yeux le capitaine se tenait debout devant lui, immobile sous le reflet de la lune, main tendue.

— Viens.

Marlon se leva. Marlon se dressa et fit face au capitaine et alors le capitaine sans signe annonciateur fit quelque chose que Marlon ne l'avait jamais vu faire, qu'il avait cru impossible, quelque chose d'inouï, de terrible : il sourit. Un sourire plein, un sourire franc, tout son visage, toute sa personne devenue sourire. Marlon reconnut des dessins sur ses lèvres, sur ses joues, dans la fresque de ses rides, des dessins qu'il n'avait jamais remarqués et qu'il avait pourtant déjà vus. L'hiver sous les épinettes la tournée des collets dans la neige, la joie de la marche les raquettes avides et les sons clairs branches et glace, le froid le cœur qui cogne dans la peau et les doigts, voir, tenir un lièvre mort pour la première fois, et le vent dans la face, dans les yeux, comprendre, confusément, entrevoir, l'idée du rite, de la transmission, d'un partage. L'automne armés de sécateurs, de haches et de pioches débroussailler une enclave donnant sur les champs, l'excitation palpable, contagieuse, une première étape, regarde, le vois-tu, ce sera solide, ce sera beau, un camp un vrai du gros pin un toit immense, comme grand-papa, comme les ancêtres, on ne s'érige pas qu'un abri ces rondins ces lits de sapin ce poêle en fonte ce sera un temple, à l'amitié, la famille, ce sera notre lieu notre fabrique à présent et à souvenirs. L'été des pluies folles de la grande crue du déluge, la rivière qui déborde qui emporte les arbres et les chalets déserts et le gronde-ment des pierres qui roulent au fond du courant, le souvenir d'autres sourires, sourire de garçon sourire de père aux pieds des terres inondées, l'eau aux genoux juste pour

dire l'eau qui glace malgré la canicule, se faire peur, pour de rire, ce spectacle loin des autres le nôtre, la nature la beauté de sa puissance indifférente, une excitation irrépressible malgré le désastre, la maison est sauve et on est en vie alors, alors ça ira, on peut, trouver la fête là où il ne faut pas.

Marlon vit tout ça défiler, ces moments enfouis et bien d'autres, toute la chaîne de sourires négligés, réveillés par celui du capitaine. Et en filigrane, dans la pénombre, encore d'autres, ceux d'Anne. Doux, vifs, moqueurs, et toute la colère qu'ils masquent. Entre les mots et les caresses à l'abri du matin des chambres sans fenêtres. Aux balcons à côté du sommeil où se scellent les pactes et les trahisons. Sur les canapés rouges et peau comme des autels aux corps et aux vêtements à l'abandon. Dans les parcs d'herbe les parcs de neige les parcs de sang. En ces salles d'amour et d'impatience posées partout au gré des pas, sur les pavés les façades et les gens. Et sur la berge, derrière la pierre et les voix, la première, la dernière, près du pont noir et de l'eau invisible où s'est conçu le rêve aussi immense qu'impossible... Qu'une brise, Anne passa, sa mémoire, de la proue à la poupe dans les cordages, les cheveux, entre les doigts, disparue, déjà, encore une fois. Marlon ferma les yeux et prit le temps d'inspirer la rémanence de son musc de douleur et de tendresse, puis il rouvrit les yeux et réintégra le pont.

Le capitaine s'était rapproché. Il était rendu tout près, nez à nez, souffle à souffle. Marlon ressentit la morsure d'une larme qui lui avait échappé et qui descendait sur sa joue pour y sécher. Le capitaine posa ses mains noueuses sur les épaules de Marlon. Le regarda droit dans les yeux. Et dit :

— C'est correct.

Correct.

Marlon sourit, malgré lui son visage se laissa tenter et une lueur de rire et de musique poussa dans ses traits, la première depuis des lunes impossibles à compter.

— Pis maintenant va te coucher.

Oui.

— Ça va aller.

Marlon étreignit le capitaine une accolade une seconde puis il rentra dans la cabine et il alla s'emmitoufler dans ses vieux manteaux. Juste au bord du sommeil, il murmura un mot, le premier qu'il prononçait au cours de sa vie à bord du *Personne*. Il dit :

— Merci.

Le dernier mot.

Le capitaine ne répondit pas. Il s'était assis sur un banc contre le mur, à côté de Marlon, pour le veiller, et il s'était endormi avant lui.

Marlon se laissa porter ainsi, des semaines, des mois peut-être, difficile à dire, dormant, pêchant, rêvassant, pêchant. Pêchant? Des impressions de se contempler depuis le sommet du monde, à des kilomètres tout son corps réduit à un point, un accroch, des sentiments en alternance de puissance et de fragilité, et, toujours, l'ivresse de l'abandon. À la dérive partout et nulle part à la fois, invisible, contraint par vents et marées, confiné, respirant pourtant un absolu de liberté. Un spectre. Marlon le spectre du *Personne*.

Par crépuscule frais et mauve un soir Marlon ivre de vent se tenait solide sur la proue du *Personne* il regardait les flots se fracasser contre la coque il rayonnait et rayon-

nait il lui poussait des cicatrices hilares partout à l'intérieur aux endroits des blessures anciennes au fond qu'importent l'usure et les autres Marlon sauvé Marlon debout puis tout d'un bloc en périphérie droit devant lui cerné déjà sans annonce la bourrasque les vagues les traits arrachés à l'horizontale noir rouge vert le ciel et la mer qui explosent le *Personne* brindille qui choque en tous sens Marlon revola sur le pont il rampa jusqu'à la cabine et à l'intérieur une barre folle solitaire qui danse et les secondes les minutes les vies passent et toujours rien pas de capitaine ni de repère et pourtant nulle peur nulle peine et les vitres volèrent en éclats et les caisses les filets valsèrent à l'oubli sur monts et vaux mouvants l'ultime charge du *Personne*, Marlon agrippa la barre, Marlon hurla, Marlon plongea ses yeux dans celui de la tempête et il rit, et rit, et rit.

LEGS DE NOIRCEUR

Jonathan Charette

Voici que j'entre en noir domaine.

*Le blanc n'est rien, ni espace ni lumière,
le blanc est vide sans le noir qui le
marque,
le fouette, l'anime.*

Roland Giguère, Pouvoir du noir

Près de l'apocalypse,
l'Ange-novice chante un dessin de Cocteau
avec une douceur sans pareil :
une ligne s'immisce entre deux courants,
s'élève vers des pics glauques,
une forêt de séquoias à découvert.

Avant de s'évanouir dans l'atmosphère,
elle redescend vers les collines mordorées
et se repose un instant dans un magnolia.

Elle évite d'être criblée de gouttes de pluie,
se faufile entre le tintamarre et les cris nocturnes
puis frôle un oiseau gris, petit-fils de Jean Marais,
qui pleure en se réveillant devant un désastre.

Je rencontre l'Ange-odieux dans un bouge
de mécréants qui désirent connaître
l'identité de ce personnage,
mais le plus violent des Anges-Mapplethorpe
se dérobe à toute interprétation.

Comme un mage dont le visage ressemble
à la cathédrale de Reims, il accomplit des miracles :
il apprend aux flocons à survivre aux tropiques,
il ingère des drogues inconnues sans périr,
il conjugue des verbes qui n'existent pas.

Quand il travestit la brise en tourbillon
et le sang en matière noire,
les infidèles fatigués de chercher
une explication le surnomment *Sister Ray*.

L'Ange-verdâtre est chargé d'entretenir
Le jardin des délices depuis sa transplantation
au milieu d'un été perpétuel.

Il coupe les fleurs splendides
et sème chiendent et pissenlits,
les spécimens croissent sous la lune
et mendient dès que l'aube apparaît.

Comme architecte de la dépravation,
il travaille sur un engrais à base de bijoux,
seul moyen d'assurer la survie des mauvaises herbes
responsables de malaises fulgurants.

Sa dévotion annule
toute condamnation de fainéantise.

Selon les agents de la nuit,
l'Ange-déloyal doit être réduit au silence
tant il menace de révéler le pedigree de ses frères,
veilleurs comme lui au musée de l'abominable.

Je ne possède ni la haine ni l'abnégation
pour faire taire un Ange.

Après des tergiversations, je cloue
une muselière au milieu de son visage.
Le masque bloque l'oxygène
et déconstruit la locution.

Tandis que je regrette ma barbarie,
quelques phonèmes s'envolent dans les airs
et apprennent aux nuages
qu'ils ont le même groupe sanguin
que les Anges-Mapplethorpe.

Descendant des Habsbourg et des Cheyennes,
l'Ange-luthier reçoit le coup de minuit sur la tête.
Depuis, il porte sa bouche à l'envers
et façonne des mélodies à retardement.

Écoutez, il propose des remèdes aux rigueurs du solfège :
le *mi* remplace le *ré* ; le *do*, le *sol*.
Contre toute attente, ses vocalises transforment l'ouïe.

Écoutez, écoutez ! Le *fa* remplace le *si* !
Sa performance trouble les moineaux dans l'amphithéâtre
qui biffent les chants au fond de leur gorge
et notent les hymnes ineffables.

LES ENFANTS OUBLIÉS

Kevin Lambert

Trois garçons émouvants, trois bums de 15/16 ans, trois fripouilles trop jeunes pour avoir lâché l'école, trois graines de terroristes ne fêtent pas Noël avec leurs parents. Le premier en a juste pas, de parents, il les a jamais connus et il a crissé son camp de sa famille d'accueil de Dolbeau depuis bientôt un an. Il vit maintenant chez le deuxième, son meilleur ami rencontré sur un forum de jeux vidéo, ils s'écrivaient beaucoup, de longs messages sur leur skyrock respectif, ils avaient échangé plusieurs photos et avaient même skypé, une fois, malgré la mauvaise connexion Internet. Ils s'étaient jamais vus en personne avant que le premier débarque à Roberval avec son pack-sack et qu'il cogne directement à la fenêtre de la chambre du deuxième, au sous-sol du duplex de brique brune avec l'auvent sale, celui qu'il avait vu sur google maps. Le deuxième vit là, dans l'appartement crade de sa mère. Elle est souvent saoule vers midi quand il se réveille et qu'il monte se faire un bol de fruits loops no name, elle lève rarement les yeux de son démineur quand le troisième vient rejoindre son ami, quelques minutes plus tard, et qu'ils redescendent manger en bas. Les parents du troisième pensent qu'il dort chez sa best, qu'ils se font une soirée cinéma tranquille,

une petite fille sage, c'est ce qu'il leur a dit – si les parents appellent chez elle, Noémie décroche rapidement et leur assure que leur fils est parti acheter des barres de chocolat au dépanneur ou qu'il prend sa douche parce qu'ils ont eu chaud en jouant dehors, qu'ils s'apprêtent à écouter *Cri ultime* ou *Pas encore un film d'ados !* pour la deux/troisième fois.

Dans la cave à moitié finie où vivent les garçons, le troisième baise le deuxième toute la nuit sur le divan-lit cassé qu'ils sont plus capables de refermer à cause d'une vis perdue. Le deuxième se laisse faire, à quatre pattes sur les draps défaits et défoncé au crack, pendant que le premier fume des battes en attendant son tour. Il bande à moitié et se masturbe doucement en regardant ses amis s'enculer. Ce soir-là, ils y vont deux par deux, le deuxième prend des tours pour s'occuper de la bite de ses boys. Parfois, dans un clair-obscur de lampe canadienne qui a perdu son abat-jour, les trois se sucent, conscients de leur groupement aussi réussi que dans les compositions des maîtres anciens; ils ont l'œil à force d'écouter des films pornos téléchargés toutes les nuits sur le réseau wifi du voisin. Le sous-sol est trop chauffé, ils étouffent et l'un d'eux se lève en pleine nuit pour entrouvrir la fenêtre. Avec les moins trente/quarante hivernaux, la petite pièce redevient rapidement glaciale: ils doivent dormir en cuillère pour se réchauffer. L'ordre dans lequel ils s'emboîtent est toujours le même: le premier, le deuxième, le troisième.

La mère du premier dort déjà. De toute façon, les garçons pensent même pas à Noël cette année, autre chose les occupe. On les a chargés d'une mission, engagés pour une job à faire, on les paye bien, ça leur tente. Même si on les avait pas payés une cenne, ils l'auraient faite pareil,

la job : ça les excite. Ils sont impatients dans le char parké devant l'aréna désert où ils préparent leur entrée en scène, hilares, en sniffant des poppers. Pas de batte, pas de galette de crack avant que la job soit finie : ils ont besoin de toute leur tête, de leurs réflexes, aussi. Il fait frette sur un moyen temps en ce 24 décembre, mais les boys portent pas de manteau. Les deux premiers écœurent toujours le troisième en lui disant qu'il est né dans le désert : par sa résistance au froid – un coton ouaté et aucune tuque sur sa tignasse noire –, il entend leur montrer qu'il vient bel et bien de l'hôpital de Roberval. Le deuxième souffre d'une forme de racisme sexuel et fétichise les origines arabes de son ami magnifique, son exotisme le fait bander quand il jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour le voir œuvrer dans ses fesses en poussant des grognements. Il catégorise ses amants comme le font les sites sur lesquels ils trouvent leurs vidéos pornos : arab, asian, black, blond, chub, daddy, teen, trans, white, il veut tous les essayer, persuadé que les gars possèdent, du point de vue sexuel, des special features propres à leurs origines et à leurs caractéristiques physiques.

Le premier surveille l'heure trois fois par minute. Il essaie de penser à autre chose, de suivre la conversation de ses amis, mais ses yeux retournent toujours au cadran du char. C'est lui qui a naturellement pris en charge la coordination de leur mission, il s'est chargé de trouver les bouteilles, les guenilles, d'acheter le gaz. Encore quarante minutes à attendre. Ils sont d'avance, on leur a dit neuf heures pas avant, c'est crissement long. Le troisième, qui s'emmerde, demande au deuxième de lui faire une pipe en sortant sa queue bandée de ses pantalons. Ils ont une vingtaine de minutes, du crack et du weed pour après,

un amour à trois, un secret qui fleurit dans les veines. Le coffre du char est plein des cocktails Molotov préparés dans l'après-midi, ils portent du linge noir et un foulard autour du cou ; le deuxième a enlevé le sien pour faire aller ses lèvres sur la bite massive de son amant, pour pouvoir la prendre chaude dans sa gorge, monter et descendre sa langue sans avoir le bandana qui lui tombe sur les yeux quand il regarde ceux de son mec en la gobant jusqu'aux couilles. Trois briquets (un de spaire) pour allumer les guenilles imbibées de gaz, une dizaine de maisons à passer sur l'itinéraire que le premier a appris par cœur, deux bouteilles explosives par maison. La première lancée brise la fenêtre, la seconde, c'est pour être sûr que le feu pogne comme il faut. Le troisième éjacule quelques minutes avant 9 h, le deuxième reprend sa place à côté du conducteur en s'essuyant le coin des lèvres. Ils sont prêts à partir.

La première est la plus difficile de la run. C'est une maison mobile assez grande, mais les fenêtres sont étroites et le projectile lancé par le troisième ne casse pas la vitre d'un seul coup. Il faut que le deuxième s'avance plus proche pour lancer sa bouteille. Le feu est pris dans le salon quand ils se ruent vers la tercel ; le premier les attend, prêt à décoller. Il ressent l'excitation de ses amis quand ils sautent dans le char essoufflés, respirant mal à cause du foulard de cowboy durci par le froid. Le deuxième a mis une casquette marine sur sa tignasse blonde : trop facilement reconnaissable, à Roberval, à cause de ses épais cheveux jaune paille aux mèches tordues. Si quelqu'un le voyait par une fenêtre, il pourrait faire le lien et remonter jusqu'à sa mère. En roulant en fou dans les rues désertes, ils hurlent de leurs voix adolescentes et immatures, des cris fous étouffés par une toune de Blink entraînante qui résonne fort et fait shaker l'habitable jusqu'au prochain arrêt.

Deux maisons aux grandes fenêtres qui éclatent avec satisfaction. Dans la première, ils ont le temps de voir le sapin naturel s'embraser avant de décrisser. Ils prennent un peu de temps pour observer la famille à table dans la deuxième demeure, fascinés par le rituel du souper de Noël. Le troisième pense à ses parents qui doivent s'emmerder à Québec, et s'en vouloir de l'engueulade qu'ils ont eue juste avant de partir, furieux, en le laissant tout seul un 23 décembre. Dans la maison, le monde se ressert de la bouffe et du vin, ça jase, ça rit, un petit qui a mangé vite brasse les cadeaux dans le salon. Ça l'air fucking plate leur affaire. Avec un rire hystérique, les garçons lancent leurs projectiles en visant la table où mangent les enfants.

Une salle communautaire louée pour un banquet, une grande famille. Pour nos gars, c'est quasiment une forteresse, ils se demandent comment ils vont faire pour celle-là, tout en s'imaginant le potentiel jouissif des systèmes d'incendie qui vont mouiller tout le monde, défaire les coiffures des madames, ruiner le papier d'emballage et diluer le bol de punch. L'occasion est trop belle : ils décident de traverser sans s'arrêter le petit groupe de monde saoul qui fume dehors, d'entrer dans la salle, de sortir la bouteille d'en dessous de leur chandail et de la lancer directement sur les nappes de papier blanc. Le lighter du troisième fait chier, c'est vraiment pas le temps, il est pas capable de mettre le feu au tissu qui sert de mèche à sa bombe, autour de lui le monde crie ou regarde le brasier avec des yeux ronds, il a pas le temps de niaiser : il lance sa bouteille au même endroit que celle de son ami pour que les flammes nourrissent l'explosion. Les gens dehors ont eu le temps de se rendre compte de quelque chose. Un bonhomme pogne la manche du troisième quand ils sortent à la course

de la salle communautaire. Le zipper de son coton ouaté se déchire, il sort son bras, court en camisole jusqu'à la tercel. Le premier, calme en apparence, mais ressentant jusque dans son corps l'excitation virile de ses amis crinqués à mort, bande en repensant au bruit de verre cassé, aux cris paniqués du monde de la salle quand le feu a pogné, quand les flammes ont fait scintiller la neige de la cour avant.

La nuit passe, ils ont hâte de se mettre à force de se toucher le corps à travers leurs vêtements, d'imaginer leurs muscles discrètement dessinés, la peau mince qu'ils connaissent bien, ces torsos sur lesquels ils ont éjaculé des dizaines de fois et qu'ils sentent sous leurs tapes d'encouragement, «good job men», parfois un french rapide, quelque chose d'humide avec beaucoup de langue, qui donne du courage et l'envie de démolir. Leur mission achève, il ne reste que les dernières maisons à passer. Odeur d'adrénaline et de sueur fraîche dans le char étouffant à cause du système de chauffage cheap. Les gars s'appliquent moins que pour les premières, ils essayent pas d'être aussi sublimes dans leurs attentats: la répétition les emmerde. Ils prennent un grand élan, arquent un bras vers l'arrière et garrochent les derniers cocktails Molotov dans une bay window, la fenêtre d'une chambre dans laquelle on dort déjà. La tercel part sur la patche. Sur la route du retour, on parle d'eux à la radio. La panique commence à être pognée pas mal dans Roberval, ils ont déjà vu de loin deux/trois polices, on les a aperçus à plusieurs endroits, deux individus sûrement trois en cavale dans la ville qui sèment la terreur et mettent le feu pour aucune raison. Cette nuit-là, jusque de l'autre côté du lac, on a pu voir des lueurs percer l'horizon noir, sentir les odeurs de brûlé portées par les vents glaciaux, entendre les sirènes,

les cris de panique, les alarmes des demeures rongées par les flammes. Les garçons se regardent dans les yeux, un triangle de fierté et un sourire incontrôlable qui monte aux lèvres, un amour qui fait lever le poil sur les bras et donne envie de baiser.

Le deuxième enlève son linge qui sent le gaz, le jette en motte sur le plancher de béton de leur sanctuaire. Il se déshabille plus vite que les deux autres qui s'embrassent contre le mur en bas des marches, passe une main sur ses cheveux blonds, les secoue un peu et s'installe à plat ventre et les jambes ouvertes, prêt à recevoir ses boys. Toute la nuit, les deux autres rempliront de leur sperme brûlant et sa gorge et son cul.

INABRITÉES

Virginie Savard

la nuit lèche
la sueur des cauchemars
sur nos corps cassés

(le goût métallique
du canon
entre nos lèvres)

nous nous berçons
du chant
des ivrognes
et des noctambules

(leur chant de bêtes
une fête intime)

nous pourrions
peut-être
exploser

la lumière
s'écroule
entre nos omoplates

sous les éraflures
notre peau percée
nos os et
nos clameurs
se cabrent

(nous hurlons

nos nuits en pointillés
nos lundis fendus
nos mères ensevelies)

nos corps
aspirés
dans la chorégraphie de nos
essoufflements

les ciels frelatés
de nos fenêtres

les oiseaux pleuvent
épuisés

et
nos cadavres
piétinés
sous le pas
des jours

se désorganisent

l'effondrement
sera
temporaire

nous ne nous
noierons pas

nous barricaderons
les bouches
béantes
de nos terreurs nocturnes

et

(dressées
dans la torpeur ardente
de nos dépossessions)

crèverons l'abcès
pour jouir

en motifs rococo
en marées d'équinoxe
en pétilllements
au creux des oreilles

et quand les odeurs échevelées
qui pendent à nos cous
s'éteindront
il ne restera plus d'espace
dans nos corps fracassés
pour l'absence

nos cadavres seront
des planchers de danse
où s'effondrent les bêtes

LETTRE À GENEVIÈVE BRISAC

Fanie Demeule

Bonjour Geneviève,

Je t'écris pour une deuxième fois. Quatre années de silence ont passé, durant lesquelles j'ai continué à te lire. J'aurai revisité ton roman *Petite* plus d'une fois.

Je me demande toujours si le courrier s'est égaré, si tu ne désirais pas me répondre ou si, simplement, tu ne savais pas quoi dire. Peut-être même as-tu oublié ma lettre sous une pile de paperasse? Peut-être préférerais-tu garder tes réponses pour toi? Je comprends ton refus de témoigner. D'ailleurs, écrire un roman plutôt qu'un récit, comme nous l'avons fait, n'est-ce pas refuser de porter directement sur soi l'expérience anorexique? Quoi qu'il en soit, j'admets ne pas avoir trouvé la prétention (ou le courage) nécessaire pour te réitérer mes questions. Il faut savoir que je suis une personne assez discrète, et je me surprends moi-même de te réécrire.

J'ai pris ton mutisme pour un assentiment, une confirmation tacite de ma réflexion. Mais était-ce bien le cas? *Désormais, je me tais. Chez le médecin, je me tais. Dans le long couloir de la maison où parfois nous nous croisons, je me tais. C'est un silence intolérable, je m'en rends compte*

des années après, mais c'est pour Nouk un silence normal. Je n'ai rien à dire et mes mots ne valent rien. Dans Petite, tes mots ont contribué à formuler les miens et m'ont incitée à briser ce « silence intolérable » qui a été mon lot pendant bien des années. La beauté de ton œuvre, loin de toute représentation pathologisante, m'a montré la présence d'un potentiel créatif dans ces dérèglements. En te lisant, j'ai pris conscience que je pouvais, moi aussi, faire du vide ma poétique. Tu m'as donné la permission d'ouvrir ma plaie et d'écrire avec mon sang, de toutes les mauvaises manières possibles. Briser l'image de fille parfaite qui me tenait captive.

Le seul langage qui tienne la route émane de mes os. Ce sont eux qui prennent le relais. Ils disent tout, affichent ce que je veux que les gens lisent en moi. Sur moi. La pureté à l'état linéaire. Il y aurait tant à ajouter, je pourrais parler pendant des heures de choses et d'autres. Mais tout est dit, ici même, sous la surface de ma peau. Mes os. Ma narratrice lutte. Elle aussi cherche à tuer son corps. Comme Nouk, elle a des idées de grandeur. Elle rêve de corps d'aciers, immortels, androgynes, préservés de toute dégradation. Elle s' imagine dépasser le principe même d'humanité pour incarner cette case où elle se tient absolument seule dans son unicité. Un leurre, car elle n'est pas seule. Notre écriture découle de cette posthumanité qui nous obsède et nous rapproche, qui génère entre nous ce lien sororal plutôt que maternel, plus métaphysique que physique. Les sœurs de la faim ne se donnent pas naissance, elles se contaminent entre elles, alternent leur verbe sec de suc gastrique. Tu m'auras initiée à l'écriture taille zéro, qui m'a permis de reprendre ce corps, le mien, avec violence, mais aussi avec une incantation extatique, presque amoureuse, semblable à la tienne envers Nouk.

Je me revois assise sur la chaise longue, dans la cour, mon carnet violet ouvert.

De l'herbe vole et se jette entre les pages. Mon père tond la pelouse à côté. Tout est si étrange ici. Je ne suis plus sûre de bien comprendre, si jamais j'ai déjà compris. Alors je remonte le courant, j'écris des choses. Des choses absentes, des choses défuntes, des petits dessins inachevés. Le flot entre, s'immisce par la brèche entrouverte. J'attrape les mots qui me reviennent à l'esprit, rencontre des bouts de souvenirs fossilisés que je recrache. Ça fait longtemps que je n'ai pas fait le ménage. C'est satisfaisant. J'ai plein de cadavres accumulés dans la tête, et des tonnes de fantômes qui rôdent alentour. Des histoires qui me hantent jusqu'aux os, mes vieilles bobines de film. Les images et les visages tombent de moi, hors de moi. Une pluie de vieux jours. Des images mâchées, mangées, façonnées par mon intérieur aride, désincarné. Je plonge tête première dans le carnet.

J'y pense : peut-être que l'écriture permet de demeurer éternellement anorexique en s'engendrant dans le verbe plutôt que dans le corps. *Comment ne jamais vivre dans un monde pareil, comment s'échapper ? Je cherche à échapper à la mort, aux sentiments, à la jalousie des dieux, aux souffrances qu'ils concoctent pour ceux qui aiment, ceux qui vivent.* Peut-être que de se projeter dans un texte est un moyen d'échapper au monde, et de l'engloutir tout à la fois. Peut-être que la faim, comme l'écriture, est un lieu sûr qui a la forme d'une gueule de lion ?

À l'image de Nouk, je me sens liée aux autres *petites*. J'éprouve une sorte de solidarité intime à leur contact, qui fait que je ne peux m'empêcher de ressentir cette étrange filiation sororale envers elles. Ces filles qui négocient leur

sortie du monde. Comment ne pas voir en elles, en moi, le couvent de sorcières, le refuge pour les âmes en quête de sublimation ? J'écris surtout parce qu'en écrivant, je me sens moins seule. Je rejoins ces sorcières qui se permettent de hurler de rire, de cracher leur venin ayant longtemps macéré. Je possède la violence inouïe des filles sages, dont la faim fait fleurir les corps d'une étrange manière. Nous sommes les pires, nous, les petites bombes à retardement. À force de retenir les voix qui vocifèrent dans nos têtes, nous devenons des réservoirs explosifs de rage. Notre révolte secrète imprègne nos textes, dans lesquels elle s'épanouit enfin au grand jour, lâchant ses spores au nez de tous.

On attend de moi des choses bien dites, bien pensées, mûres, des choses pleines et censées. Mais ce que j'ai à dire n'est ni plein ni censé. Ce que j'ai à dire est pauvre, irrationnel et fractionnel, d'un vide effarant, comme celui des orbites creuses. Ce que j'ai à dire en attire d'autres comme moi vers le vide, mes semblables qui parlent sans faire de bruit. Je suis née femme et par conséquent on veut que de mes lèvres naissent des fleurs et s'envolent des abeilles. On veut que de mon corps coulent du miel et des résines belles et précieuses. En vérité, mon corps est un cri, une gifle dans les yeux de ceux qui n'écoutent pas. C'est un cri que personne ne peut faire taire, mon petit corps ingouvernable. Mon petit corps adoré, honni, défié, débordant de faim. Cette faim aide à la corrosion du corps, à son épuration. Aide à ne jamais devenir femme, à me réfugier dans ma plus simple expression, comme lorsque j'écris. Mes textes, comme les tiens, sont maigres. Nous soupesons minutieusement nos mots comme nous pesions nos corps, calculons la valeur de chaque phrase

à la manière des calories ingérées, tentons d'éviter les gras, à tout prix, les surplus, le trop. Nous coupons ce qui dépasse, nous nous retirons dès que nous éprouvons du plaisir, il me semble. On me la reproche d'ailleurs souvent, ma brièveté. Est-ce aussi ton cas? J'écris en me retenant constamment de le faire, une phase anale trop prolongée me diront peut-être les psychanalystes. J'intellectualise mes pulsions, régularise mes idées, les retourne pour les creuser à la manière d'un vase d'argile. Parvenir à une érosion toujours plus grande. Filtrer, tout, sans exception. Ce que je dis, fais et écris. Je demeure incapable de m'abandonner. Même lorsque je m'arrache la vieille peau de mue, je ne la laisse jamais complètement pendre, désinvolté, sur la page. J'arrange sa pose, la mets en scène pour exercer mon contrôle sans borne. Ne laisser aucune faille involontaire visible.

Je me suis réfugiée dans mes os pour échapper aux décibels assourdissants. Les mots m'auront blessée comme ils m'auront nourrie. Un passage obligé pour arriver à extraire mon venin, peut-être. De la même manière que toi, Nouk, j'ai cultivé des phrases auxquelles j'ai dû m'accrocher comme à des bouées pour éviter de disparaître, de me sublimer complètement. Tes paroles comptent parmi celles-ci. Nos récits s'enchâssent, textes squelettes, des os amis compatibles dans leur ascétisme. Ils partagent une même charpente rongée, minimale. Nos voix malhonnêtes, remplies de mauvaises idées, se croisent comme deux souffles calcinés. Et pourtant nous savons respirer, fort même. Des feux allumés à la hâte. Nos corps-scaphandres, nos corps-bûchers, ont su écrire avant de se consumer.

À vrai dire, je suis Nouk, je suis vous toutes, je suis chacune d'entre nous. Vous êtes moi, aussi. Animées par une même énergie surnaturelle qui nous fait combattre les limites, nous porte à prendre plaisir dans la souffrance. Nous sommes à l'envers du monde. *Pourquoi suis-je si profondément convaincue que ces filles qui se laissent mourir ont une raison commune et secrète, qu'elles cherchent à savoir où sont la vie et la mort, à cause de quelque chose qu'il fallait leur dire, qu'on n'a pas pu leur dire, quelque chose qui leur fait peur.* Nous partageons une commune cicatrice, qui est aussi notre pacte secret. Je nous aime et nous pleure tout à la fois, mes sœurs.

Je n'ai pas écrit ce roman pour en aider d'autres ni pour rassurer. D'ailleurs, je suis consciente que sa lecture peut être nocive. On me l'a confirmé. La metteuse en scène de l'adaptation théâtrale tirée de mon livre croit qu'il peut potentiellement devenir dangereux, un livre empoisonné. Le tien aussi, je crois, ne tient personne à l'abri. Au contraire. Contemple le vide et il te contempera en retour. Nos textes sont des puits sans fond desquels il faut tenir fermement les rebords pour ne pas s'enfoncer.

Je suppose qu'écrire a pu m'aider à démêler les fils qui m'étranglaient, qui m'empêchaient de raconter autre chose. Une étape dont il faut s'affranchir. Tu évoques la nécessité vitale d'écrire l'anorexie. Tu l'as bien fait, Geneviève, même si parfois tu coupes le récit avec *n'en parlons plus* ou admetts arriver *dans une zone où [tu] n'aime[s] pas aller*. Ta revisite du passé apparaît comme une obligation. *Mais je vois bien que je suis obligée de continuer ce récit de Nouk, de Cora et du bébé, comme on est obligé de finir le ménage quand on a commencé.* Tu soulignes l'importance sanitaire de la mise en récit d'une telle expérience. Est-elle aussi saine qu'on veut bien le croire ?

De même, je me suis racontée comme je l'ai pu, avec des moyens de fortune, avec des bribes raboutées de choses et d'autres, trouvées dans les recoins. Tu sais, quand on ouvre les tiroirs et qu'on se rend compte à quel point on est fou de garder autant de souvenirs? C'est toujours la même chose; on ne jette rien. C'est rassurant d'accumuler. On se dit qu'on en aura besoin plus tard, assurément. On fait des tas, de petits monticules en attendant. *Je fais un petit tas malhonnête de souvenirs, si on raconte une histoire, il ne faut pas le faire à moitié.* Puis, un jour, c'est trop, ça déborde. Alors on vide tout d'un coup. J'ai moi aussi dû faire le ménage. Ma narratrice est mon garde-fou, celle qui me préserve d'une déchéance certaine. Celle qui me garde loin des lectrices et des lecteurs, avouons-le. Un reflet dans le miroir qui me distancie de la folie pure et d'un ego déchiqueté. Tu vois, je comprends ton jeu, je me décuple par réflexe. Échapper aux chaînes, à toutes les chaînes.

Anorexique, j'étais deux.

Auteure, je suis toujours double.

Impossible de me réunir, de me ramener bout à bout comme un drap que l'on plie.

Je partage avec toi cette existence liminale.

Jamais morte, jamais complètement vive.

Ni fictive, ni vraiment réelle.

Authentique et fausse.

Désincarnée et incarnée

Nous sommes oxymoriques,

Ma fille,

Défaites et triomphantes,

Jouissant de notre dissolution.

Ton texte comme le mien, ces textes menus, confinés comme des souliers trop étroits, sont à l'image de notre entêtement. Étrangement, nos textes ont permis ce que nos corps refusaient d'accomplir, soit la pérennisation de notre désir de demeurer éternellement petites, éternellement filles.

En entrevue, tu expliques qu'on écrit des livres parce qu'on ne se souvient pas. Parce qu'on a oublié, on écrit parce qu'en écrivant on se ressouvient. « On écrit pour attraper la vie. » Tu justifies cette défaillance du souvenir, cette perte inévitable, comme un ferment essentiel de la création. *Peut-être ont-ils eu d'autres mots, dont je ne me souviens pas. On écrit avec ce qu'on a oublié. Je suis le chemin de ces années à tâtons, ce sont mes petites années noires, je ne me souviens presque pas des faits, je les invente peut-être. Je me souviens des détails, des objets, de gestes, et de mon mal comme si c'était aujourd'hui.*

Mais est-ce qu'on choisit de parler de l'anorexie, ou est-ce elle qui impose sa parole en refusant de s'effacer de la mémoire? Oublier est parfois salvateur, et se souvenir fait renaître l'effroi. Toi-même en as souffert. *En écrivant ces lignes, alors que presque trente ans ont passé, j'ai peur, je le fais parcimonieusement, avec une prudence excessive. Je le fais parce qu'il me semble que c'est nécessaire. Je ne peux évoquer ces années-là sans peur, ni sans honte, ni sans que mon cœur batte, idiotement, trop fort.*

Comme toi, je ne sais pas si on arrive un jour à s'en départir, mais je sais que j'ai écrit l'anorexie alors que je souriais encore de voir mes côtes apparaître dans le miroir et le petit trou se former au creux de ma poitrine. Ces os que j'aime toujours sentir émerger, triompher de ma chair. Il faut peut-être apprendre à cohabiter avec la maladie,

comme il faut apprendre à vivre en colocation. La traiter comme une altérité, un être à part, en dehors de soi. C'est pourquoi j'ai écrit ces choses que j'avais momifiées. Une sorte de corps a pris forme, tranquillement, page après page. Un corps maigre, pauvre, disloqué. Un corps vivant. Je ne saurais dire pourquoi ni comment, mais au fil du texte, les douleurs défuntes ont ressuscité en même temps que moi. Pour le meilleur et pour le pire. Peut-être ne sont-elles jamais décédées. Mes kilomètres d'ongles et de peau rongés pourraient attester de leur survivance. Je suis somnambule, encore, plus que jamais. Je marche et je parle la nuit, je parle à je ne sais qui. Je ris, je crie. Il faudrait peut-être que j'exorcise la maison, moi incluse.

Comme toi, j'ai eu du mal à le dire. J'ai été tentée de renoncer aux mots qui pèsent, aux mots qui me hantaient la nuit lorsque je les convoquais, mais chaque fois que l'abdication se faisait sentir, je me répétais que chacun de ces fragments attestait que j'étais toujours vivante au moment où il se jetait hors de moi. Que chaque phrase tirait une ligne de plus sur ma paume. C'était une pulsation, mais c'était aussi une marche me rapprochant de la mort. Ces mots qui ont témoigné de ma longévité, qui m'ont ternie et m'ont sublimée. Ces mots qui sont mes précieuses secondes de vie en même temps qu'ils m'ont dévoré irrévocablement le corps.

J'aurais voulu me défaire de mes souvenirs. La mémoire de la faim détruit ce qu'il reste de nous, achève d'en corroder les morceaux. L'écriture, cette discipline tellement ascétique, serait-elle la clé de voûte pour refaire la vie sur les fondements mêmes de la ruine ? *Je sens que la littérature va peut-être me servir à quelque chose, à la longue, comme un kit de survie, ou un nécessaire de couture. Elle pourra*

peut-être m'aider à raccommoder des bouts, à reprendre là où ça s'est déchiré. Et puis, écrire est minimal, ne prend pas de place, ne coûte rien. Écrire est pratique.

J'aurais aimé t'entendre, mais j'en arrive à considérer ton silence comme l'énigme qu'il me fallait. Ton mutisme s'est posé devant moi comme un miroir dans lequel j'ai pu interroger non pas mon reflet, mais l'image d'une sœur sorcière, d'une survivante. D'être confrontée à ton absence m'aura forcée à discourir, à m'inventer des grammaires faminiques, ces langues nées dans la faim, pour comprendre ce qui nous rassemble. Le vide m'a conduite à chercher, à me déplacer. J'ai bouclé le grand cycle du silence, une roue que j'aurai tapissée de mes mots, comme je l'ai pu, avant de pouvoir te réécrire. On pourrait dire qu'en vieillissant je suis devenue un peu plus prétentieuse. Je n'attends pas ta réponse.

auteurs

Josianne Barrette est une auteure québécoise. Ses essais, poèmes et nouvelles littéraires sont publiés en français autant qu'en anglais au Canada, en France, aux États-Unis et en Angleterre. Son texte « Tous les garçons et les filles » a été en lice au Prix de la nouvelle Radio-Canada en 2015 et est publié à Paris aux Éditions des Femmes d'à côté. Elle se consacre présentement à l'écriture d'un recueil de nouvelles.

Bachelier en écriture de scénario et création littéraire, **Victor Bégin** poursuit ses études à la maîtrise en cinéma, option création. Plusieurs projets occupent son quotidien, parmi lesquels la revue *Nyx* et Poésie d'espionnage. Il s'intéresse à la pratique du cinéma chez les Autochtones, à la poésie sous toutes ses formes ainsi qu'au film polymorphique.

Jade Bérubé est titulaire d'un D.E.A en esthétique des arts de l'Université Paris VIII et d'une maîtrise en dramaturgie de l'Université du Québec à Montréal. Critique littéraire à *La Presse* et critique d'art, elle est l'auteure de la pièce *La théorie du papillon* et des livres *Komsomolet* et *Le rire des poissons*, tous deux parus aux Éditions Marchand de feuilles. Elle a publié dans diverses revues (*Urbania*, *Estuaire*, *Esse*, *Zinc*) et participé à divers événements littéraires dont le Festival Voix d'Amériques et le Festival international de la littérature (FIL).

Jonathan Charette a fait paraître des textes dans plusieurs revues dont *Estuaire*, *Exit*, *Möebius*, *Art Le Sabord* et *Zinc*. Son premier recueil de poésie, intitulé *Je parle arme blanche*, a remporté le Prix de poésie des collégiens en 2013. *La parade des orages en laisse*, paru en 2015, a été finaliste pour le prix Alain-Grandbois. Il travaille actuellement à l'écriture de son troisième livre.

Fanie Demeule est née à Longueuil en 1990. Elle détient un diplôme de maîtrise en recherche et création littéraire de l'Université de Montréal et poursuit actuellement un doctorat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Elle collabore régulièrement à plusieurs publications montréalaises, dont la plateforme *Pop-en-Stock*, le blogue *Le fil rouge*, la revue *Artichaut* et le magazine *Spirale*. En août 2016, elle publie un premier roman, *Déterrer les*

os, dans la collection Hamac des Éditions du Septentrion. Ce dernier fera l'objet d'une adaptation théâtrale signée Gabrielle Lessard dans le cadre de la programmation 2017-2018 du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. En plus de recevoir l'appréciation de la critique et des libraires, son roman s'est trouvé en liste préliminaire pour le Prix des librairies du Québec 2016-2017 et pour le Prix du meilleur premier roman de Chambéry 2016-2017. Ses nouvelles inédites *1200 tonnes* et *Camille* se sont respectivement classées en liste préliminaire et comme finalistes aux Prix de la nouvelle de Radio-Canada 2016 et 2017.

Félix Durand est étudiant à la maîtrise en recherche-crédation au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal. Il est rédacteur en chef de la revue de création *Le Pied*. Sa suite poétique « Bête atteinte » a paru dans la revue *Estuaire* au printemps 2016, et il est l'auteur de la pièce *Taxidermie* mise en lecture au théâtre La Licorne en juin 2017.

Diplômé de l'École de réadaptation de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, **Benjamin Gagnon Chainey** est physiothérapeute clinicien en neurologie à l'hôpital de réadaptation Villa Medica, à Montréal, auprès de patients ayant subi des AVC ou luttant contre des tumeurs cérébrales, et doctorant au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal. Boursier 2017 de la Fondation Pierre Elliot Trudeau et récipiendaire de la Bourse d'études supérieures du Canada Vanier, il explore, dans ses travaux critiques et de création, les représentations performatives des corps malades, les dynamiques interdiscursives et identitaires de la relation de soin, de même que l'évolution de l'empathie dans les débats contemporains d'éthique médicale. Ses textes ont été publiés, entre autres, dans la revue de littérature et d'art modernes *Muse Medusa*, dans la *Revue critique de fiction française contemporaine*, de même que lors de la 57th Annual Convention, Midwest Modern Language Association.

Carl-Keven Korb (1987-) a grandi à Saint-Fulgence, vécu à Alma puis à Chicoutimi, pour finalement trouver son village dans Hochelaga. Il a tâté de plusieurs jobs, de journalier de moulin à scie à busboy. Une quarantaine de ses textes ont été publiés dans autant de revues et de collectifs des deux côtés de l'Atlantique. Respectivement gagnant et lauréat (deux fois) du Prix littéraire Damase-Potvin et du

Prix du jeune écrivain, il a aussi été finaliste au Prix du récit Radio-Canada. *Une nuit pleine de dangers et de merveilles*, son premier livre, est sorti à Paris, en mars 2016, aux Éditions du Chemin de fer.

Kevin Lambert est né en 1992 et a grandi à Chicoutimi. Il a publié un roman, *Tu aimeras ce que tu as tué*, et quelques nouvelles.

Catherine Lemieux est née aux Îles-de-la-Madeleine et vit depuis un moment à Vienne, en Autriche, où elle a terminé son doctorat en littérature comparée. Son premier roman paraîtra en 2018 aux Éditions Triptyque.

Maude Pilon est née jaune, autour de Montréal. Issue des arts interdisciplinaires, elle est formée en ethnologie et en littérature. Elle se manifeste à coups de performances artistiques et de livres d'artiste. Son plus récent long poème, *Quelque chose continue d'être planté là*, a paru au Léopard amoureux en 2017.

Alasdair Rees est un artiste fransaskois et une feuille jaune rôdant au parc La Fontaine. Il a été finaliste au Canadian Individual Poetry Slam en 2015 et, en 2016, il a enseigné les études culturelles à l'Université de la Saskatchewan. Son installation *La maison est hantée* a fait partie de la tournée ouest-canadienne de l'exposition *RE:vision*. Ses écrits se trouvent chez MICRO//MACRO, Urbania, ÔMEGA et Oratorealis. Lettres d'amour: @justalasdair.

Virginie Savard termine une maîtrise en études littéraires consacrée au postextotisme et à la lecture quantique du réel. Elle a publié ses poésies dans *Le Crachoir de Flaubert* et *Contre-jour*.

Anna Zerbib poursuit une maîtrise en création littéraire à l'Université du Québec à Montréal. Elle est agrégée de lettres modernes et a enseigné la littérature en France au secondaire, après un master de recherche en poésie à l'École normale supérieure de Lyon. Elle est lauréate du Prix du jeune écrivain de langue française 2015 pour sa nouvelle « Le petit bonhomme de chemin », qui se trouve dans le recueil *Et couvertes de satin* publié chez Buchet/Chastel. Elle a fait paraître plusieurs textes dans la revue *Contre-jour*.

prochains numéros

N° 156

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

dirigé par Roxane Desjardins et Jean-Michel Théroux

(appel de textes terminé)

N° 157

tous les serpents connaissent le goût des fruits

dirigé par Marc-André Cholette-Héroux et Laurance Ouellet Tremblay

(appel de textes terminé)

N° 158

**(filles, sœurs et complices de ceux qui vont pieds nus
à l'envers de la vie)**

dirigé par Chloé Savoie-Bernard et Karianne Trudeau Beaunoyer

Date de tombée : 19 mars 2018

Appels de textes : revuemoebius.com/appels-de-textes/

Soumettre un texte

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à revuemoebius@gmail.com. Ils doivent être accompagnés des coordonnées complètes de l'auteur et de la mention du numéro pour lequel ils sont proposés.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par auteur pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un même auteur par année.

La rédaction ne communique qu'avec les auteurs dont le texte a été retenu. Nous n'acceptons que les textes soumis par courriel, il n'y a donc pas de remise des manuscrits. Veuillez noter qu'à l'issue du travail d'édition, la rédaction assure une révision linguistique des textes : ils pourraient par conséquent être légèrement différents dans leur version publiée.

a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Möbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemobius@gmail.com
Site Internet : revuemobius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :



triptyque

groupenotabene.com

Les éditions Triptyque
et la revue *Mœbius*
fêtent leurs 40 ans !

Rendez-vous
le lundi 6 novembre 2017
à la librairie Gallimard
dès 18h

mœbius

revuemoebius.com

Le lézard amoureux

Maude Pilon

Quelque chose continue d'être planté là



Maude Pilon est peu panoramique. Depuis dix ans, ses manifestations prennent la forme de performances, de lectures publiques et de publications principalement réalisées en contexte de résidences d'artiste et d'auteur. Elle a également publié des poèmes en revue.

Simon Poirier

Particules mélancoliques



Simon Poirier se spécialise tranquillement en études culturelles et en féminismes à l'Université du Québec à Montréal et milite pour la douceur radicale. Sa poésie paraît dans plusieurs médias littéraires et populaires.

c o l l e c t i o n d i f f o r m e

Les argo- nautés

MAGGIE NELSON

triptyque

La collection «difforme» accueille des essais narratifs dans lesquels l'auteur.e relève le défi de se mettre en danger par l'écriture. Des textes qui engagent le corps et l'époque avec les armes de la littérature. On y trouve des textes québécois et des ouvrages en traduction.

Ce livre de Maggie Nelson
– le premier traduit en
français – mène l'essai à la
frontière de l'autobiographie
à l'aide de courts fragments
tour à tour contemplatifs,
politiques, humoristiques et
philosophiques.



groupenotabene.com



ABONNEMENT

Quatre numéros par année
Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an).....	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans).....	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an).....	126,47 \$

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an).....	85 \$
Abonnement institutionnel (1 an).....	135 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an).....	95 \$
Abonnement institutionnel (1 an).....	150 \$

estuaire C.P. 48774, Outremont (Québec) Canada H2V 4V1
Chèque ou mandat postal à l'ordre de « Groupe de création Estuaire inc. »

Nom _____

Adresse _____

Ville, province _____

Code postal _____ Téléphone _____

Courriel _____

Abonnement à partir du numéro _____

EXIT

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$ ☐

Étranger (Transport inclus) : 70 \$ ☐

(Prix en librairie : 11,50 \$)

(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner ☐ me réabonner ☐

À partir du numéro en cours ☐ ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque ☐ Visa ☐ Mandat ☐

No : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : www.exit-poesie.com
Courriel : administration@exit-poesie.com

Depuis 1985,
les meilleurs
nouvelliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 35 \$

États-Unis 50 \$

Autres pays 65 \$

INSTITUTION

Canada 45 \$

États-Unis 60 \$

Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 65 \$

États-Unis 95 \$

Autres pays 125 \$

INSTITUTION

Canada 85 \$

États-Unis 115 \$

Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 90 \$

États-Unis 135 \$

Autres pays 180 \$

INSTITUTION

Canada 120 \$

États-Unis 165 \$

Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom	
Adresse	
Ville	Code postal
Téléphone	
Courriel	
Je m'abonne pour	
☐ 1 an/4 numéros	☐ 2 ans/8 numéros
☐ 3 ans/12 numéros	à partir du n° _____
☐ Chèque	☐ Mandat postal
☐ 	☐ 
N°	exp. /
Signature	

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin

Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone: 514.523.77.72

Courriel: info@xyzrevue.com

Site Internet: www.xyzrevue.com

SPIRALE
DONNE
À PENSER
SUR PAPIER
ET
SUR LE WEB !

magazine-spirale.com

SPIRALE
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

[H É L I O T R O P E]

2017

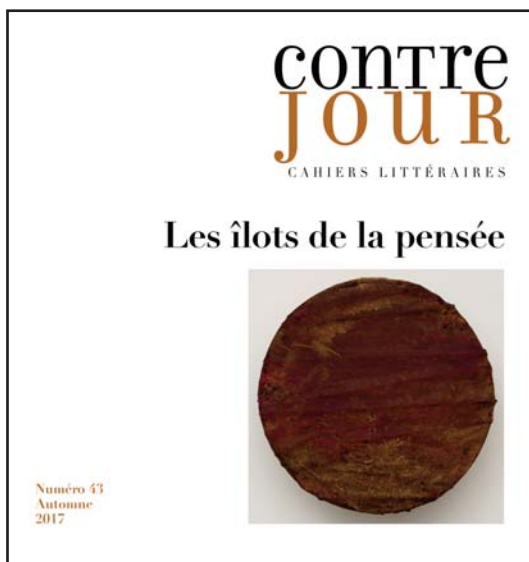
R O M A N S



S É R I E



EDITIONSHELIOOTROPE.COM



Clara Dupuis-Morency
Sara Danièle Michaud
Catherine Lemieux
Frédérique Bernier
Laurence Côté-Fournier
Taïka Baillargeon
Mathilde Branthomme
Louise Warren
Kaliane Ung
David Valentine

n° 43

LES ÎLOTS DE LA PENSÉE

Depuis que l'ensemble des institutions postsecondaires ont emprunté à pleine vitesse et phares éteints le cul-de-sac de l'économie du savoir, elles ont du même coup travesti leurs fondements humanistes. Dans cette économie, le savoir (qui produit un cumul de connaissances relevant trop souvent du secondaire, voire du carrément superflu) apparaît de plus en plus dissocié de la pensée (qui articule une compréhension du monde, une vision du monde, un être au monde ou une forme de vie). Pour paraphraser Alain Deneault, la pensée devrait, à moins de se satisfaire de sa médiocrité, se rendre spirituellement pertinente, et c'est bien dans cette dimension spirituelle que nous situons la fracture entre le savoir et la pensée.

Contre-jour considère qu'il y a urgence de réfléchir à ce qui advient de la pensée dans cette économie du savoir qui ne rapporte à *personne*. La pensée, fluide, créatrice, nécessaire, trouve inévitablement de nouveaux lieux où se pratiquer, même aux époques les plus sombres. Quels sont ces îlots et ces communautés utopiques aujourd'hui ? Comment esprit critique et élan existentiel se manifestent-ils dans une pensée qui consisterait encore à nous maintenir en relation avec une puissance, comme dirait Agamben, et quelles nouvelles formes de vie cherche-t-on à travers elle ? *Contre-jour*, par le moyen de ce numéro, invite à réfléchir à ces îlots où survivent les naufragés spirituels de la pensée.

ŒUVRES VISUELLES

Isabelle Leduc

FICTION, POÉSIE, ESSAI

Mark Strand • Mathieu Simoneau • André Lamarre

Virginie Savard • Gabrielle Chevarier



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
et des lettres
Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

www.contre-jour.ca

Mœbius est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

Directrice

Marie-Julie Flagothier

Rédactrice en chef

Karianne Trudeau Beaunoyer

Comité de rédaction

Marc-André Cholette-Héroux, Roxane Desjardins, Clara Dupuis-Morency, Jean-Philippe Michaud, Chloé Savoie-Bernard, Jean-Michel Théroux, Laurance Ouellet Tremblay et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conseil d'administration

Lise Bizzoni, Jean-Benoit Cormier Landry, Marie-Julie Flagothier, Robert Giroux, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conception graphique

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

Illustration de couverture et calligraphies

Pascaline Lefebvre

Graphisme de la couverture

Marc-André Cholette-Héroux

Infographie

Isabelle Tousignant

Révision linguistique

Véronique Desjardins

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal. *Mœbius* est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
et des lettres
Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce cent cinquante-cinquième numéro a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),
en octobre 2017, pour le compte de la revue *Mœbius*.

CHAQUE NUIT AU TREIZIÈME COUP, DIS DES CLAMEURS ÉTRANGES, CHANTE!

Avec des textes de

Josianne Barrette

Victor Bégin

Jade Bérubé

Jonathan Charette

Fanie Demeule

Félix Durand

Benjamin Gagnon Chainey

Carl-Keven Korb

Kevin Lambert

Catherine Lemieux

Maude Pilon

Alasdair Rees

Virginie Savard

Anna Zerbib

13,95 \$

ISBN 978-2-824781-08-7



9 782924 781067